

PER

1-720

BAnQ

DOSSIER SPÉCIAL

SUR UN
AUTRE TEMPO



ZOOM CAMELOT

Michel Houle
SAGE AUX AILES
DE TÔLE

3\$

L'ITINÉRAIRE

Volume XIX, n° 21
Montréal, 1^{er} novembre 2012
www.itineraire.ca

TOUS ENSEMBLE AVEC L'ACTION TERRORISTE SOCIALEMENT ACCEPTABLE

Entrevue avec Annie Roy
et Pierre Allard de l'ATSA

BAZARDEZ-MOI ÇA!

Nous vous annonçons en grande primeur que les samedi et dimanche 1^{er} et 2 décembre prochain, L'Itinéraire tiendra un grand bazar afin de financer ses activités de Noël. D'ici là, nous recueillons vos dons afin de les mettre en vente au cours de ce week-end de décembre. Nous prendrons tout ce dont vous voulez vous départir, qui est en bon état. Vaisselle, bibelots, petits meubles, tout ce que vous pourrez nous offrir nous aidera à faire de cet événement un grand succès.

Pour toute information supplémentaire,
communiquez avec Claudine au 514 597-0238 poste 238

Vous pouvez apporter vos objets directement au Café l'Itinéraire,
situé au 2101 Sainte-Catherine Est, à l'angle de la rue De Lorimier.

Merci de votre grande générosité

Lundi 12 novembre, ne vous demandez pas ce que vous pourriez bien manger. De 11 heures à 20 heures, c'est la journée spaghetti à L'Itinéraire.

Au menu: Spaghetti à la viande À VOLONTÉ, pain à l'ail, salade verte, *dessert et café* pour **5 \$ seulement**. En plus de déguster un repas qu'on aura préparé pour vous, vous pourrez visiter notre Café, notre service de distribution des magazines, rencontrer les camelots et les intervenants. Et vous aurez contribué généreusement à une levée de fonds pour L'Itinéraire.

Les billets sont disponibles en appelant **Claudine** à L'Itinéraire au **514 597-0238** poste **238**

Vous pouvez aussi acheter des billets à l'entrée du **Café L'Itinéraire**, situé au **2101 Sainte-Catherine Est**, à l'angle de la rue De Lorimier.

Jeter, c'est entendre tomber des arbres...

et récupérer, c'est entendre pousser la forêt.
La canette consignée qui est rapportée
est recyclée à 100%. Installez des boîtes
de récupération dans votre entreprise.
C'est gratuit et ça rapporte.

Avec l'argent amassé, vous pourriez
soutenir des œuvres charitables ou les
activités des employés.

 **CONSIGNaction.ca**
1 877 CANETTE



CITOYENS

HIER
AUJOURD'HUI
DEMAIN

Faites la rencontre d'hommes et de femmes qui, par leur engagement citoyen,
ont marqué l'histoire sociale de Montréal et du quartier Centre-Sud.

L'EXPOSITION SE POURSUIT JUSQU'AU 24 FÉVRIER 2013.

ÉCOMUSÉE
DU FIER MONDE

2050, rue Amherst
Berri-UQAM
514 528-8444
ecomusee.qc.ca

Illustrations : Jacquie Jeanes

ENTENTE SUR LE DÉVELOPPEMENT CULTUREL DE MONTRÉAL

Montréal

Culture,
Communications et
Condition féminine
Québec

L'ITINÉRAIRE

Ville-Marie
Montréal

L'ITINÉRAIRE



*Joyeuses Fêtes
et Vive le vent !*

*Merci d'être partenaire
d'un vent qui change des vies*

L'itinéraire m'a permis de retrouver un nouveau souffle, de reprendre ma vie en main. Merci de nous aider à aller encore plus loin dans la lutte contre l'isolement et la pauvreté!

- Jean-Guy Deslauriers, camelot

AIDEZ L'ITINÉRAIRE : DONDS ♦ CARTES-REPAS ♦ ABONNEMENT

DON

Je fais un don de: _____ \$

CARTES-REPAS¹

J'offre _____ cartes-repas à 5\$ chacune = _____ \$

ABONNEMENT AU MAGAZINE

Je m'abonne pour une période de:

☐ 12 mois, 24 numéros (124,18 \$ avec taxes) _____ \$

☐ 6 mois, 12 numéros (62,09 \$ avec taxes) _____ \$

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu): _____

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$²

Notes

1 Les cartes sont distribuées par L'itinéraire, mais si vous voulez les recevoir pour les donner dans la rue, cochez ici et nous vous les enverrons avec le Guide du bénévole. **Cochez ici** ☐

2 Vous recevrez votre reçu d'impôt début janvier suivant votre don.

IDENTIFICATION

☐ Mme ☐ M.

Nom : _____ Prénom : _____

Nom de l'entreprise (Don corporatif) : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____

Téléphone : (_____) _____ - _____

Courriel : _____

MODE DE PAIEMENT

☐ Visa, MasterCard

☐ Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

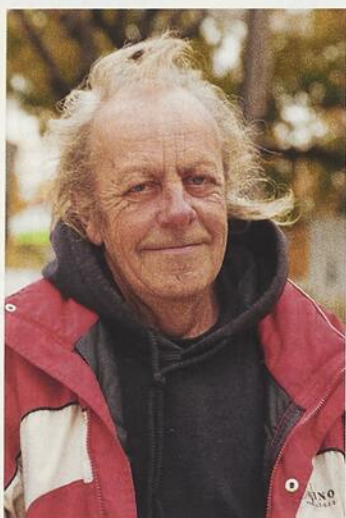
N° de la carte : |

Expiration _____ / _____
(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

Postez ce formulaire de don et votre chèque au **Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9.**

Pour toutes questions, contactez-nous au 514-597-0238 poste 231.

Dons et abonnement disponibles en ligne au **www.itineraire.ca**



Michel Houle SAGE AUX AILES DE TÔLE

VANESSA HÉBERT

Les cheveux en bataille, les lèvres élargies par un sourire et le rire facile, Michel Houle s'installe confortablement sur une chaise. Verbomoteur et drôle, il multiplie les blagues en racontant son périple. La rue a laissé une empreinte sur ce camelot sexagénaire : celle d'une sagesse qu'il emporte avec lui.

Michel commence son histoire comme si c'était un film. «On rembobine la cassette», dit-il. Originaire de Montréal, il grandit dans une famille où l'alcoolisme se transmet de père en fils. «Quand j'étais petit, on me donnait une gorgée de bière dans mon biberon pour que je reste tranquille, raconte-t-il. À treize ans j'étais déjà alcoolique.»

Machiniste général, Michel travaille pendant près de 30 ans chez UDT avionnerie, où il fabrique des ailes d'avion. «Je n'ai jamais volé, mais je sais comment», lance-t-il en riant. Durant cette période, il marie son amour de jeunesse et fonde une famille. Il plane de bonheur lorsque ses deux filles voient le jour. Mais l'alcoolisme de Michel est toujours présent et même encouragé par un environnement où l'alcool est la norme. «Tout le monde buvait sur la job, explique-t-il en parlant de son ancien emploi. S'il y en a un qui ne buvait pas, ils le mettaient dehors.»

À la suite d'un changement de personnel à la tête de la compagnie, UDT est vendue et ses activités sont délocalisées ailleurs dans le monde. Près de 250 employés sont mis à la porte. À la même époque, la famille de Michel vole en éclats. L'alcool l'entraîne à faire des gestes qu'il regrette. Aujourd'hui, sa famille ne lui parle plus. Ce mutisme, qui le happera dans une zone de turbulence, durera 12 ans. Démolition, construction, il bâche pour pouvoir gagner sa vie, mais l'alcoolisme l'amène encore plus bas. «J'avais de l'argent et au lieu de l'utiliser pour refaire ma vie, je l'ai utilisé pour la détruire», dit-il, navré. Après de nombreux échecs, il termine sa chute dans la rue.

Michel est un homme croyant, qui prie beaucoup. Ce n'est cependant pas sa foi qui l'aide à s'en sortir, mais son entourage. Des individus comme Dédé, son ami d'enfance, lui ont prêté main-forte. «Il m'a hébergé plusieurs fois, raconte-t-il avec émotion. Je l'aime inconditionnellement. Il va me faire pleurer ce maudit-là!» Sa spiritualité l'a amené à être bénévole chez les Sœurs de la Charité, qui nourrissent chaque soir gratuitement les gens dans le besoin. «L'entraide, c'est ma doctrine, affirme Michel avec entrain. J'ai appris ça à *L'itinéraire*.» Camelot depuis près d'un an, il caresse le rêve d'être autonome. «Je l'aime bien Dédé, mais je suis tanné des coloc, s'esclaffe Michel. C'est important l'intimité.» À 65 ans, il espère voler de ses propres ailes et avoir son propre appartement et peut-être même être concierge dans les HLM que l'on construit à l'ancien emplacement d'UDT. «J'y ai passé toute ma vie, ça finirait bien pour avoir ma pension.»

En attendant de reprendre pleinement son envol, Michel fait rire les passants à l'angle des rues Saint-Hubert et Ontario en leur vendant *L'itinéraire*. Son sens de l'humour lui vient d'une nouvelle sagesse qu'il a acquise dans la rue. «Regarde mes cheveux, tu vois bien que je m'en viens sage! rigole-t-il en pointant sa tête blanche.» ●

PHOTOS: OLIVIER LAUZON



SOMMAIRE

ZOOM CAMELOT

P5

MICHEL HOULE – SAGE AUX AILES DE TÔLE

DOSSIER SPÉCIAL

P8

SUR UN AUTRE TEMPO

ACTUALITÉ & CULTURE

P16

L'ÉCOMUSÉE, FIER DE SON MONDE

GRANDE ENTREVUE

P18

TOUS ENSEMBLE AVEC L'ACTION TERRORISTE
SOCIALEMENT ACCEPTABLE

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

P24

LA DIXIÈME COUPE DU MONDE DES SANS-ABRI

LES GRANDES CAUSES

DIALOGUE AU SERVICE DES ITINÉRANTS

P27

INFO RAPSIM: UNE POLITIQUE EN ITINÉRANCE
QU'EST CE QUE CELA DOIT CHANGER?

P29

LES COULISSES DE L'ITINÉRAIRE

P41

CHRONIQUE DE RUE: KAHNAWAKE
UNE COMMUNAUTÉ À DÉCOUVRIR

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée par des journalistes professionnels et une cinquantaine de personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle.

L'ITINÉRAIRE

LES CAMELOTS SONT DES TRAVAILLEURS AUTONOMES. 50% DU PRIX DE VENTE DU MAGAZINE LEUR REVIENT.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Sylvie Gamache, directrice générale adjointe par courriel à sylvie.gamache@itineraire.ca ou par téléphone au 514 597-0238 poste 222.

Convention de la poste publication No 40910015, No d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire, 2103, Ste-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2103, Ste-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE

2101, rue Ste-Catherine Est

TÉLÉPHONE :

514 597-0238

TÉLÉCOPIEUR :

514 597-1544

SITE :

WWW.ITINERAIRE.CA

LE MAGAZINE L'ITINÉRAIRE

Éditeur : Serge Lareault

Rédacteur en chef : Jérôme Savary

Superviseuse de la rédaction : Marie-Lise

Rousseau

Adjointe à la rédaction : Soraya Elbekkali

Commis à la rédaction : Josée Louise Tremblay

Stagiaires à la rédaction : Vanessa Hébert et

Anne-Michèle C.-Vermette

Coordonnatrice à la conception visuelle :

Catherine Joannette

Photo de la une : Anne Marie Piette

Révision : Édith Verreault, Hélène Pâquet,

Pierre Saint-Amour, Sophie Desjardins, Louise-Marie

Dion, Caroline Bérubé, Catherine Flintoff, Nadine

Boccalini, Lise Laganère et Marie-Françoise Lalonde.

Design et infographie du site Internet :

Vortex solution

CONSEILLÈRES PUBLICITAIRES

Renée Larivière : 514 461-7119

renee.lariviere@itineraire.ca

Josée Poirier : 514 273-5002

josee.poirier@itineraire.ca

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Stephan Morency

Vice-présidente : Catherine Isabelle

Trésorier : François Rousseau-Clair

Secrétaire : Gabriel Bissonnette

Conseiller, directeur général : Serge Lareault

Représentant des camelots : Jean-Marie Tison

Conseiller : Claude Lyrette, Jean-Guy Deslauriers,

Micheline Rioux Lemieux et Yvon Brousseau

L'ADMINISTRATION

Directeur général : Serge Lareault

Directrice générale adjointe : Sylvie Gamache

Adjointe au développement social : Jocelyne

Sénécal

Technicienne comptable : Duffay Romano

Adjoint aux communications et financement :

Shawn Bourdages

GESTION DE L'IMPRESSION

Edition sur mesure - TVA Publications

514 848-7000

Directrice du développement des affaires :

Patricia Dionne poste 5831

Coordonnatrice de production :

Audrey Messier-M. poste 2249

IMPRIMEUR: IMPRIMERIE SOLISCO

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP). Volet aide aux éditeurs et Volet Innovation, du ministère du Patrimoine Canadien pour nos activités d'édition et de projets internet.

Canada

ISSN-1481-3572

n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE :



North
American
Street
Newspaper
Association



International
Network of
Street Papers

L'ŒUVRE
LÉGER



Pour la dignité humaine
au Québec et dans le monde



QUÉBECOR

Quebecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

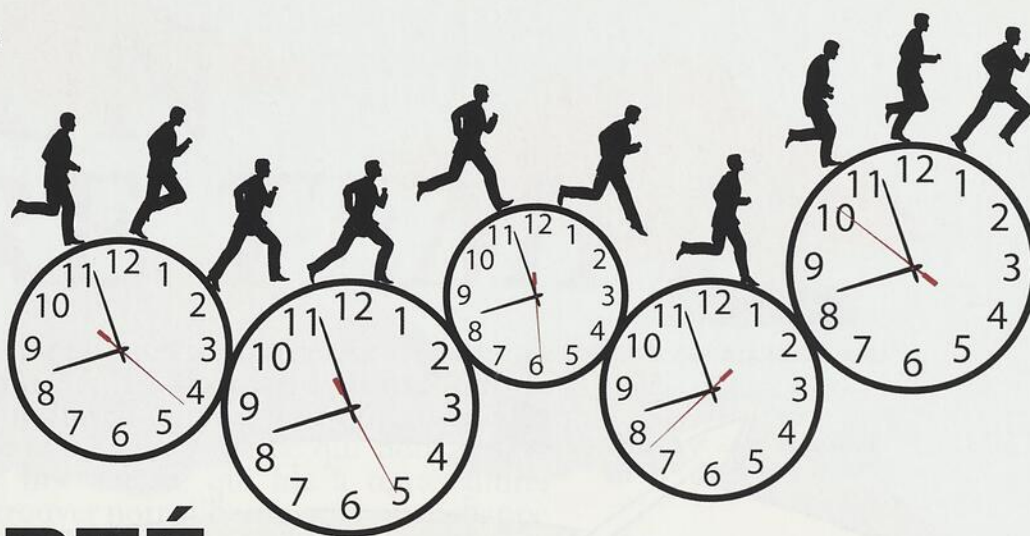
ABONNEZ-VOUS AU WWW.ITINERAIRE.CA
ou par téléphone au 514 597-0238 poste 231



JÉRÔME SAVARY

Rédacteur en chef
jerome.savary@itineraire.ca

DANS NOS GÊNES, LA LIBERTÉ



À la une du numéro de *L'itinéraire* que vous tenez entre vos mains, nous vous présentons Annie Roy et Pierre Allard. Deux terroristes «socialement acceptables». Deux artistes allumés qui ont choisi de mettre leur créativité au service de la promotion de nouveaux rapports sociaux entre les personnes *poquées* et le reste de la population. Je salue le fol esprit de liberté qui anime ces deux personnes, qui réussissent à créer tout en questionnant l'ordre social existant.

Dans une société et un monde qui tournent à toute vitesse, qui cantonnent plus souvent qu'autrement les citoyens à leur rôle de consommateurs, l'événement *Fin Novembre*, organisé par l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA) est un pavé d'humanité dans une mare d'insensibilité généralisée; suffisant pour mériter d'être à nouveau salué, à l'occasion de cette 13^e édition.

Mais au-delà de cette ténacité, la liberté transpire des pores de ces deux amoureux. Annie Roy et Pierre Allard sont libres. Liberté. Existe-t-il de plus beau mot, chargé de plus de promesses? Pourtant, des promesses il y en a eu. Si le début de 21^e siècle se déploie sur fond de crise économique, le départ massif des baby-boomers à la retraite, comblé par des travailleurs issus des générations suivantes et sensibles à un rythme de travail moins aliénant, ne laissait-il pas entrevoir l'émergence de nouveaux rapports sociaux? De plus de temps libre? De plus de liberté?

Selon Serge Mongeau, auteur de *La simplicité volontaire* que nous avons interviewé dans les pages de ce numéro, 25 % des Canadiens travaillent plus de 50 heures par semaine. Travailler beaucoup pour gagner

beaucoup? Certainement. La vitesse folle qui caractérise notre société de consommation oblige beaucoup d'entre nous à la suivre à tout prix si nous voulons en goûter les fruits. Courir, encore et toujours. D'une certaine façon, l'homme du 21^e siècle, qu'il soit européen ou nord-américain, voit sa condition réduite à celle d'esclave moderne, leurré par un bonheur se résumant à l'accumulation de biens.

Dans ce numéro de *L'itinéraire*, nous avons choisi de consacrer notre dossier à la recherche d'un nouveau rapport au temps. Appréhender différemment le temps dont nous disposons, et ce, tout au long de notre vie, semble être la condition indispensable pour être en mesure d'exprimer pleinement notre liberté. Car il

s'agit de cela finalement; de cette liberté qui est au cœur de la condition humaine, que chacun de nous porte dans ses gènes. Mais tant que le travailleur se résumera à une bête de somme que l'on exploite jusqu'à son épuisement total, cette liberté n'existera pas; l'Homme ne se réalisera pas.

D'autres cultures, dans d'autres pays, ont un tout autre rapport au temps; nous l'évoquons dans les pages qui suivent. Certaines personnes ont fait le choix de s'extraire de ce rapport au temps aliénant, afin de pouvoir continuer à exprimer leur liberté. La liberté fait jaillir l'étincelle créative, propulse l'innovation. Elle tire le meilleur de nous-mêmes. Elle nous permet de prendre des décisions éclairées, audacieuses. Sans elle, au contraire, nous agissons tels des esclaves, nous résumant à des fractions de capital humain, corvéables à merci.

L'ordre social, souvent injuste, n'est pas figé. *L'itinéraire* se fait un devoir de relayer les initiatives de celles et ceux qui remettent cet ordre en question. *Fin Novembre* en est une. ●

Erratum

Dans notre article intitulé «Isabelle Blais, belle à rendre Caïman Fu» paru dans le numéro du 1^{er} octobre, on spécifiait en page 19 que George Martin était arrangeur et gérant des Beatles. Or, si ce dernier fut en effet l'arrangeur du Fab Four, leur gérant fut Brian Epstein qui sut les faire passer de l'obscurité du Cavern Club aux sommets du Ed Sullivan Show. Ce dernier décéda d'une surdose de LSD en 1967. Ensuite, les quatre gars dirigèrent eux-mêmes leur destinée jusqu'à leur dissolution en 1970.

- Alain Charpentier, journaliste de rue



SUR UN AUTRE *TEMP*



Au travail ou à la maison, tout est minuté, maximisé. Avec Facebook en continu, Twitter en instantané, des horaires de travail qui ne facilitent en rien la conciliation travail-famille, il ne nous reste plus une seconde de libre pour être à l'écoute de ce qui nous anime profondément. Asservis par une société qui file à toute allure, comment pourrions-nous retrouver notre liberté, qui nous échappe de plus en plus? Sans elle, pourtant, la créativité et la solidarité, par exemple, se retrouvent privés de carburant. Dans les pages qui suivent, nous vous présentons des exemples de personnes qui ont réussi à s'affranchir de cette vision utilitaire du temps, ainsi que d'autres qui ont été amenés à revoir leur rapport au temps.

TEXTES: SORAYA ELBEKKALI

Illustration: Marianne Leblanc
(leblancmarianne.com)
et Sarah Rousseau
(sarahrousseau.com)

Leur journée se compose de 24 heures comme la nôtre, mais ils s'en contentent. Ils n'espèrent pas secrètement en disposer d'une douzaine de plus pour réussir à mieux performer dans leur vie professionnelle sans négliger leur tendre moitié, tout en ayant une vie sociale bien remplie et en étant disponible pour voir grandir bébé. Non, contrairement à plusieurs d'entre nous, l'horloge ne les angoisse pas. Si le temps s'égare aussi pour eux, ils n'en sont pas esclaves. Christine Lemaire et Johanne Chagnon ne calculent pas leur journée en fonction de leur efficacité; ils ne se couchent pas le soir en réfléchissant à ce qu'ils ont produit. Ils ne gèrent pas leur famille comme leur travail. Ils gagnent moins, certes, mais vivent beaucoup plus. Ils jouissent d'une rare liberté, dont nous prive bien souvent un emploi à temps plein. Dans leur agenda, il y a de grandes plages horaires consacrées à... rien du tout! Ils sont à contre-courant, et l'affirment haut et fort.

Christine, la gestionnaire qui arrêta de gérer

«Le temps moderne et moi, ça fittait pas *pantoute*», explique de but en blanc Christine Lemaire, jointe au téléphone par *L'itinéraire*. L'auteure, conférencière et mère de famille a mis du temps à faire ce constat qui est désormais au centre de sa vie. Auparavant, elle menait de front une carrière prometteuse de gestionnaire dans de grandes entreprises, avec l'ambition, comme chez beaucoup de gens, de tout réussir à la perfection sans sacrifier aucun pan de sa vie. «Je devais bien avoir dix ans quand j'ai fait mon premier horaire. J'ai su très vite qu'une journée avait 24 heures, et une semaine, 168», relate-t-elle dans sa notice biographique. Les outils de gestion de temps l'ont suivie tout au long de sa scolarité et de ses débuts dans le monde du travail. Ils l'aidaient à atteindre des niveaux supérieurs d'efficacité.

Le point de rupture? La naissance de son fils qui lui fait prendre conscience que son désir de performance est irréaliste. «Je n'avais pas l'énergie pour être à la fois une

Dans une entreprise, ce qu'on valorise, c'est la production. Dans la vie, ce qu'on devrait valoriser, c'est l'humain.

mère et une femme de carrière comme je l'aurais voulu, alors j'ai abandonné mon emploi», dit-elle en précisant que ce choix difficile ne convient pas à tout le monde.

Mais la formule magique n'existe pas. Une fois chez elle, Christine a ressorti ses réflexes de gestionnaire et s'est mise à gérer sa famille au quart de tour. Aucune disponibilité, aucun temps libre, aucune souplesse. Le soir, elle se sentait coupable... de ne pas en faire assez! Une drôle d'impression lui revient souvent en tête, celle d'être à côté de la *track*. «Mon grand malaise par rapport au temps, c'est que je n'arrivais jamais à mettre dans mon horaire des valeurs auxquelles je tenais vraiment. Comme ma disponibilité par rapport aux autres, par rapport à mes enfants ou mes valeurs spirituelles», se rappelle Christine.

En rédigeant son premier livre, *À contre-temps – gérer moins, vivre mieux*, ▶

elle apprend petit à petit à changer sa perception du temps. Sur l'oreiller, elle se demande maintenant : «Est-ce que j'étais bien aujourd'hui? Est-ce qu'il y avait de l'harmonie?» Elle ne se flagelle plus après une journée soi-disant improductive –

«j'ai lâché mon fouet», dit-elle en riant. Résultat : Elle se sent plus libre, prend le temps de méditer et ne s'investit plus à 100 % dans tous les projets qu'elle entreprend. «Dans une entreprise, ce qu'on valorise, c'est la production. Dans la vie

ce qu'on devrait valoriser, c'est l'humain. Quand on se remet à regarder notre vie avec des yeux de vivants, on se rend compte qu'on est pas obligé d'être rentable, parfait et de gérer ses enfants, son couple et sa belle-mère.» Paroles de gestionnaire!

À leur rythme!

«On sent toujours une pression de faire quelque chose, alors qu'on devrait être, d'abord et avant tout.» Celle qui énonce ces sages paroles, c'est Johanne Chagnon, une artiste engagée. En 2001, elle crée avec Paul Grégoire, Engrenage noir, un organisme indépendant qui soutient l'art activiste communautaire.

La mise en œuvre de tels projets requiert la participation de multiples acteurs, non seulement les artistes et leurs collectifs, mais aussi les organismes communautaires. Chacun d'eux vient avec ses exigences et son propre rythme de travail. «Engrenage noir s'efforce d'installer un climat de respect, d'écoute et de confiance entre les différents acteurs. Tout cela prend du temps», explique la cofondatrice. L'organisme s'engage à ne pas presser ceux qu'il soutient. Un projet mené à terme, oui, mais sans pression, sans *deadline*. «Les participants sont toujours agréablement surpris», confirme Johanne Chagnon. Pour elle et son comparse, offrir des conditions favorables aux participants est indispensable au bon déroulement

d'un projet artistique. «Quand on met des limites de temps, on met l'accent sur la production. Chez nous on accorde la priorité au processus humain.»



On devrait multiplier ces moments où l'on oublie le temps

Ce rapport au temps, Johanne Chagnon a eu longuement le temps d'y réfléchir dans le cadre de sa pratique, notamment lors d'un congé forcé dû à une maladie. «J'ai

été obligée de m'arrêter et ça m'a permis de réévaluer ce que je faisais, pourquoi je le faisais... parfois on ne prend pas ce temps pour éviter de faire face à certaines situations ou blessures, mais c'est essentiel pour avancer», affirme-t-elle. Pendant cette période de convalescence, elle crée une installation dans un tipi temporaire, dans laquelle elle intègre une horloge dont les aiguilles sont arrêtées pour que les personnes, bien installées, puissent profiter d'un temps suspendu, hors de toutes les contingences habituelles.

Maître de son temps, Johanne Chagnon l'est assurément. «Avoir plus de temps permet d'être plus connecté avec soi-même, dit-elle. Quand on fait une activité et qu'on perd la notion du temps, c'est un indice qu'il y a quelque chose dans cette activité qui nous touche réellement. On devrait multiplier ces moments où l'on oublie le temps.»

Il est temps de réfléchir (TEXTE : ARNAUD BARBET)

L'unité temps n'est pas une bombe à retardement pour l'être humain, mais son utilisation pourrait le devenir. Ainsi, le Dr Béliveau dénonce «cette folie collective, ce besoin perpétuel d'aller de l'avant, de courir après l'avoir et le pouvoir sans profiter du présent, ni même y réfléchir».

Dr Béliveau anime des ateliers contre le stress à l'Institut de Cardiologie de Montréal. Son leitmotiv : offrir des solutions différentes des produits miracles pour gérer le stress. Commencer par ralentir, respirer et ouvrir les yeux serait, selon lui, une première démarche essentielle.

«Aujourd'hui, des gens viennent me voir parce qu'ils ont l'impression de devenir fous. L'être humain n'est pas fou, mais

nous vivons dans une culture de fou! dit-il. L'accumulation du bonheur



Commencer par ralentir, respirer et ouvrir les yeux serait, selon Dr Béliveau une première démarche essentielle.

éphémère dans la possession de biens inutiles, dans la quête du prestige et de la reconnaissance professionnelle, et

dans la performance intellectuelle est sans fin.»

Mais le corps humain s'épuise. «Le cœur vit la systole (contraction) et la diastole (relaxation). S'il est constamment contracté, c'est la fin. Ce qui est valable pour le cœur est valable pour l'homme»,

dit-il. Nombreux sont les patients qui consultent le Dr Robert Béliveau après un *burn out*, une crise d'angoisse ou un début de dépression. Le médecin regrette qu'ils n'aient pu prendre le temps d'aller le voir avant. «Personne ne prend le temps de déposer son fardeau», reconnaît-il. ●

L'élégance de la lenteur avec Serge Mongeau

PROPOS RECUEILLIS PAR SORAYA ELBEKKALI

Serge Mongeau est sportif, jardinier, grand-père. Il a étudié la médecine, fondé Les Éditions Écosociété et est l'apôtre de la simplicité volontaire au Québec. En entrevue avec *L'itinéraire*, Serge Mongeau nous explique comment être maître de son temps et pourquoi la plupart d'entre nous ne le sommes pas.

L'itinéraire (L.I.) : *Sommes-nous esclaves du temps?*

Serge Mongeau (S. M.) : Aujourd'hui, nous sommes pris dans un tourbillon. Le travail est devenu central dans la vie de la plupart des gens, de plus en plus exigeant, non seulement par rapport à la quantité d'heures qu'on y passe, mais aussi par rapport à l'intensité qu'on y investit. Au Canada, 25 % des gens travaillent 50 heures et plus par semaine. Les gens travaillent donc de plus en plus et, en même temps, il y a de plus en plus de chômage. C'est vraiment une organisation «uni-logique» qui fait l'affaire des entreprises. Elles veulent toujours essayer d'extraire le plus de travail possible des gens qu'elles emploient pour les rendre plus productifs, donc les exploiter le plus possible. Quand finalement on sort du travail, il nous reste peu de temps, tout d'abord parce qu'on en perd beaucoup en déplacement pour se rendre du travail à la maison et l'inverse, mais aussi parce qu'une fois arrivés à la maison on est tellement fatigués qu'on n'a plus d'énergie pour faire autre chose. Même s'il nous reste du temps, c'est un temps qui n'est pratiquement plus utilisable.

L.I. : *Comment retrouver cette liberté perdue?*

S. M. : La simplicité est une voie extrêmement intéressante pour ça, parce que dès le moment où on consomme moins, on a moins besoin d'argent et donc moins besoin de travailler. On se libère et on gagne ce qui est essentiel pour avoir une vie de qualité : du temps. Du temps pour faire les choses qui sont importantes et non simplement les choses qui sont commandées par le besoin de gagner sa vie.

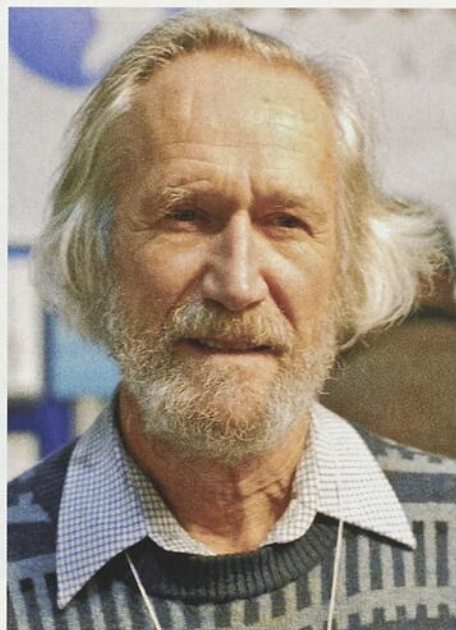
L.I. : *Quels seraient les avantages à ralentir ensemble collectivement?*

S. M. : On aurait plus de temps pour faire soi-même beaucoup de choses et donc éviter cette consommation qui est en train de détruire la planète. Si, par exemple, on a plus de temps, on peut jardiner, on peut faire pousser une partie des fruits et des légumes qu'on consomme. Ce qui veut dire, moins de production dans l'agriculture industrielle et moins de transport de marchandises. On peut aussi prendre plus soin de nos biens, on peut les réparer s'ils sont endommagés alors

qu'actuellement, aussitôt que quelque chose fonctionne moins bien, on le remplace. Si on avait plus de temps, surtout, on pourrait s'occuper de développer notre vie communautaire, ce qui est très important pour l'épanouissement de tous les humains. Nous sommes des êtres foncièrement sociaux, nous avons besoin de vivre dans des sociétés où l'on va sentir qu'il existe de la solidarité et du partage et on aurait plus de temps pour le faire.

L.I. : *Avez-vous l'impression de vivre à contrecourant?*

S. M. : Oui! Les gens qui choisissent la simplicité volontaire sont des gens qui refusent le système. Je refuse de me laisser entrainer dans ce tourbillon; je choisis de faire différemment. On est à contrecourant mais on s'en trouve très bien ainsi. Le fait de vivre dans la simplicité volontaire a fait que j'ai toujours pu choisir mes emplois, non pas en fonction du revenu, mais en fonction de leur caractère agréable pour moi. La simplicité volontaire nous rend vraiment maîtres de la façon dont on veut mener notre vie plutôt que de se la laisser imposer, comme c'est le cas de beaucoup de gens actuellement. ●



■ SERGE MONGEAU

Le temps d'une mission

VANESSA HÉBERT

Que l'on vive ici ou ailleurs, on ne perçoit pas toujours le temps de la même façon. Sur leurs théâtres d'opération éloignés, les Casques bleus en sont régulièrement témoins.

À bord de l'avion qui le mène en Afrique, le casque bleu regarde sa montre. Il la colle à son oreille pour voir si elle fait bien le tic-tac familial. C'est sa première mission. Il a entendu parler de la chaleur. Il a hâte de voir le continent. L'appareil se pose. Pressé, il bondit de son siège et se rue vers l'extérieur. Il veut commencer au plus vite, sans savoir qu'une fois en terre africaine, le rythme ralentit.

Arrivé en République Centrafricaine, Guy Deschênes, alors major, convoque son équipe formée de locaux pour une réunion à 9h. À 9h15, il n'y a personne dans la salle de réunion. Il est étonné lorsqu'à 10h, ils arrivent enfin. «Comme tout bon Nord-Américain, je leur ai demandé où ils étaient, raconte-t-il. Ils m'ont simplement répondu "Nous sommes ici maintenant".»

Le major Éric Lacasse a participé à plusieurs missions des Nations Unies, notamment en Somalie et au Rwanda dans les années 1990. «Le retard n'est pas un

signe d'impolitesse pour eux parce que le temps n'est pas une priorité», constate-t-il.

Selon le lieutenant-colonel Pierre St-Cyr, avoir envers les locaux les attentes nord-américaines en matière de performance ou d'échéance est une erreur. Pierre St-Cyr, qui en est à sa troisième mission en Haïti, sait que la meilleure arme pour un militaire est la patience. «Tu n'es pas chez vous et tu dois composer avec les habitudes des locaux. Les Forces Canadiennes prennent toujours le tempo de la place.» L'adaptation

On pense qu'on a plus de temps parce que chaque seconde sert à quelque chose de constructif, alors que ce sont les Africains qui ont raison, parce qu'ils prennent le temps de l'apprécier.

- Le major Éric Lacasse, qui a participé à des missions des Nations Unies en Somalie et au Rwanda dans les années 1990.

du militaire à ce rythme lent est essentielle au bon fonctionnement de la mission. La valorisation des locaux est importante pour qu'ils se sentent fiers de la réalisation de projets au sein de leur communauté.

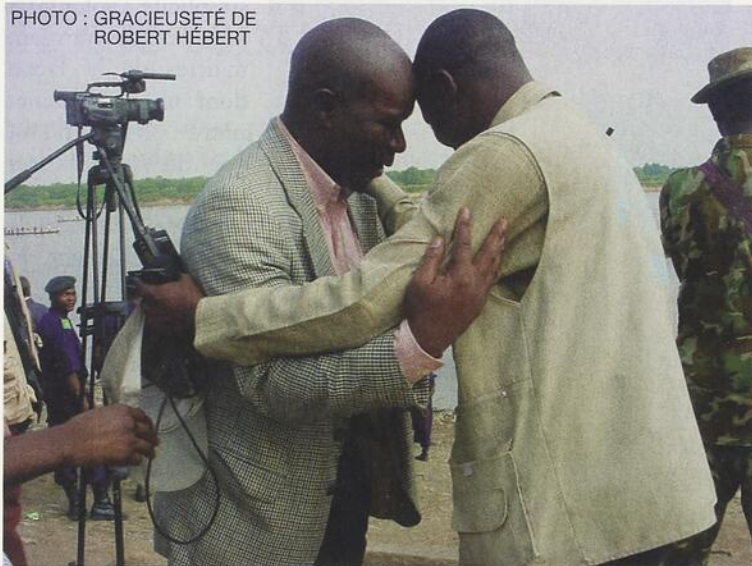
Les échéances doivent être étendues. Pour le major Lacasse, presser la population à être productive serait un échec en soi. «Travailler avec des échéances strictes n'est pas valorisant pour eux, lance-t-il. Ce sont des gens fiers qui cherchent le respect. Il faut comprendre leurs priorités et en tenir compte.»

L'HUMAIN AVANT LE TEMPS

Pressés par la course à la production et à la performance, les Nord-Américains peinent à comprendre la relation des Africains avec le temps. «En Amérique du Nord, c'est une compétition pour savoir qui a le meilleur poste, la meilleure voiture ou le meilleur statut, commente le lieutenant-colonel St-Cyr. En Haïti, cet esprit de compétition n'existe pas, parce que la richesse n'est pas apparente. L'Haïtien moyen ne fait que l'imaginer.» Le premier mois de sa mission, Guy Deschênes ne comprenait pas le bonheur des gens. Pour lui, c'était absurde puisqu'ils ne possédaient rien. Puis, il a compris comment ils percevaient le temps et leur environnement. Avec une espérance de vie souvent inférieure à 50 ans (Somalie et Rwanda), les Africains profitent du moment présent et se contentent de peu. Les contacts humains sont alors priorités. «Ils prennent le temps non seulement de jaser avec toi, mais aussi d'analyser ton non-verbal pour mieux te comprendre.»

Six mois ont passé quand le casque bleu reprend l'avion. De retour chez lui, il retrouve le rythme nord-américain. Lorsqu'il revient d'une mission, le militaire bénéficie d'un congé afin de faciliter sa réintégration dans la vie quotidienne. La transition ne sera toutefois pas difficile. «Six mois, ce n'est pas assez long pour changer ses habitudes», s'esclaffe le major Lacasse. La montre du casque bleu le presse à nouveau. Le tic-tac familial trouve à nouveau sa place dans le tempo effréné, mais il n'efface pas les réflexions qu'a suscitées la mission. «On pense qu'on a plus de temps parce que chaque seconde sert à quelque chose de constructif, alors que ce sont les Africains qui ont raison, parce qu'ils prennent le temps de l'apprécier.» ●

PHOTO : GRACIEUSETÉ DE ROBERT HÉBERT



EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO, SE COLLER LE FRONT EST L'ÉQUIVALENT D'UNE BONNE POIGNÉE DE MAIN.

VOXP



Maître de son temps

Pas facile de gérer son temps lorsqu'on est camelot à *L'Itinéraire*. Les camelots sont en effet des travailleurs autonomes. Ils doivent savoir organiser leur temps de vente du magazine en plus de leurs obligations quotidiennes. *L'Itinéraire* leur a demandé : *Comment réussissez-vous à rester maître de votre temps?*

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-LISE ROUSSEAU



«C'est très simple, je suis maître de mon temps en planifiant mon horaire. On ne peut pas devenir maître de son temps si on ne sait pas le planifier», dit le camelot qui se considère comme une personne disciplinée, lui qui a déjà été dans l'armée. «Je suis muni d'un agenda et je suis très organisé. Une semaine, c'est 168 heures et, pour moi, ça se divise en blocs d'activités.» Entre la vente du magazine à heure fixe chaque jour, les ateliers auxquels il participe à *L'Itinéraire* et ceux qu'il anime, Serge a un agenda bien rempli. Il se garde tout de même du temps pour la détente, en écoutant Radio Classique le soir.

Serge Trudel

Camelot, épicerie *Metro*, angle Morgan et Sainte-Catherine

Selon Gilles, pour être maître de son temps, il faut être maître de soi-même. «Quand je suis maître de moi-même, je me sens plus calme, j'ai plus de discernement, je gère mieux ce que j'ai à faire, donc je gère mieux mon temps.» L'agenda de Gilles n'est pas coulé dans le béton. Le commis et archiviste à *L'Itinéraire* aime se sentir libre d'accepter ou de refuser des propositions d'activités que lui font ses amis. «Je ne me force pas à faire quelque chose que je ne veux pas faire.» Et gérer son temps, ça veut aussi dire se donner le droit de ne rien faire. «Pour moi, ne rien faire est une activité en soi, car ça me fait décrocher.» Gilles croit à l'éternité. «Après la mort, je n'aurai éternellement pas à gérer mon temps!», blague-t-il.

Gilles Leblanc

Chroniqueur de rue et commis à *L'Itinéraire*



Lorsque je demande à Linda si elle a deux minutes pour me parler, elle me répond : «J'ai pas le temps, je suis débordée!». Linda blague, parce que du temps, elle en a. Surtout le matin, puisqu'elle commence à travailler à *L'Itinéraire* à 13h. «Je me lève à 8h45 pour prendre mon temps. Je bois mon café, je fume mes cigarettes, j'écoute la radio, je prends un bain, je relaxe, ensuite je me coiffe, je m'assois, je fume d'autres cigarettes. J'aime ça avoir tout mon temps», dit Linda. Malgré tout, la réceptionniste se dit obsédée par le temps. «Je passe mon temps à regarder l'heure, même si je ne suis pas pressée, et quand c'est le temps de partir, je *rush* toujours à la dernière minute», lance-t-elle en riant de cette contradiction. Maître de son temps, Linda? «Je pense que c'est le temps qui me contrôle, dit celle qui minute toutes ses activités. Mais je dois l'être un peu, car je suis toujours à l'heure!»

Linda Pelletier

Ex-camelot et réceptionniste à *L'Itinéraire*

Laure Waridel LA PLANÈTE QUÉBEC

ARNAUD BARBET

Certains Québécois se sont levés avec un mal de tête incroyable le 5 septembre 2012...

Pauline Marois est élue, mais son parti est minoritaire. La population est indécise.

Laure Waridel ne l'est pas : pionnière du commerce équitable, leader d'opinion et femme influente, sa volonté d'offrir un monde meilleur à nos enfants ne tarit pas.

Au Pouding Café, sur la rue Ahmerst, elle fait le point sur la «planète Québec».

L'itinéraire (L'I.) : *En 2009, désabusée par certains comportements, vous disiez en entrevue dans L'itinéraire : «J'ai l'impression qu'on attend le Messie qui va régler nos problèmes, mais les problèmes, c'est d'abord nous!» Qu'en est-il aujourd'hui?*

Laure Waridel (L.W.) : Je continue de croire que l'être humain est au cœur du problème, mais aussi et surtout qu'il est au cœur des solutions. Et j'insiste sur le mode solution. Le projet doctoral que je mène actuellement met en évidence la possibilité d'une économie qui est à la fois écologique et sociale. Elle est marginalisée, mais elle existe.

L'I. : *Au lendemain des élections, quel message auriez-vous pour Pauline Marois?*

L.W. : Étudier le programme de Québec Solidaire (rire), notamment leur Plan vert. Il propose une économie au service des gens, et ce, dans le respect de l'environnement. C'est notre grand défi. Il faut affronter l'économie telle qu'elle est et penser à une transition, sinon on fonce dans le mur.

L'I. : *Les enjeux environnementaux ont été peu présents dans la campagne électorale. Croyez-vous que la population québécoise s'en désintéresse?*

L.W. : Non, le soulèvement contre les gaz de schiste et la réflexion sur le Plan Nord montre que la population est bien là. Le réveil du 22 avril dernier l'a montré. Mais les politiciens n'ont pas été capables, jusqu'à présent, d'aborder le sujet de front. Depuis 30 ans, on fait une priorité de l'économie au détriment des enjeux environnementaux. Aujourd'hui, il vaudrait mieux prévenir que tenter de guérir à grands frais. Le nucléaire et les mines d'uranium sont des bombes à retardement.

L'hygiène démocratique, c'est poser des gestes cohérents dans notre vie personnelle, mais aussi dans notre vie collective.

L'I. : *Le programme de Pauline Marois concernant le développement durable de la province est ambitieux. Pourriez-vous nous en citer un atout et un frein?*

L.W. : L'un de ses atouts est le député Daniel Breton [NDLR : élu de la circonscription Sainte-Marie – Saint-Jacques, où se trouvent les bureaux de L'itinéraire]. Il a fondé le mouvement *Maîtres chez nous au 21^e siècle*, qui fait la promotion des énergies renouvelables. Il s'implique énormément dans la préservation de notre patrimoine environnemental. Le frein essentiel, c'est l'absence de principe de précaution, qui est une condition préalable essentielle à la crédibilité d'un moratoire ou d'une étude publique.

L'I. : *Depuis longtemps, l'électrification des transports en commun pour lutter contre la pollution de l'air est une solution connue, sans cesse repoussée. Qu'en pensez-vous?*

L.W. : Je souhaite que l'on démarre les grands travaux d'électrification le plus tôt possible. Pauline Marois aura-t-elle les coudées franches? Aujourd'hui, on prône le tout autoroutier, des projets sont déjà en place, d'autres arrivent. Il faut choisir! Ici, on carbure au pétrole! Quand je suis en Suisse, je voyage dans des trains livrés par Bombardier. Une hérésie. Au Québec, le potentiel de l'énergie verte est pourtant immense.

L'I. : *Le moratoire sur l'exploration et l'exploitation des gaz de schiste devrait être mis en place très rapidement par le nouveau gouvernement. Qu'en pensez-vous?*

L.W. : Un vrai moratoire sur l'exploration et l'exploitation des gaz de schiste serait excellent, car les technologies propres n'existent pas. Si la force sociale pousse, on devrait obtenir un débat de



PHOTO: ARNAUD BARBET

fond avec des scientifiques indépendants, pas ceux de l'industrie! Mesurons le pour, le contre, et décidons ensemble avec les communautés concernées.

L'I. : En Europe, la notion de pollueur-payeur porte ses fruits. Le Québec peut-il joindre le mouvement?

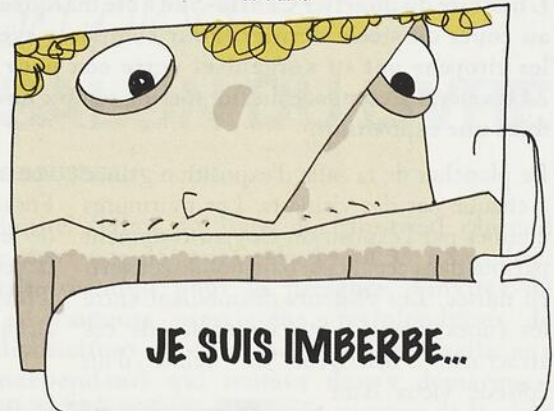
L.W. : C'est possible si nous payons notre juste part! Les Québécois aiment la justice, ils comprendront. Actuellement, on socialise les coûts et on privatise les profits. C'est typique. Par exemple, les grosses fermes industrielles sont plus subventionnées que les petites fermes biologiques et écologiques. La population paie deux fois. Une première fois en subventionnant ces modes de production non durables, et ensuite pour les problèmes de santé et de décontamination qui en découlent. L'amiante en est aussi un bel exemple : le principe de pollueur-payeur responsabilise les individus et les entreprises. Encore faut-il que les entreprises ne nous fassent pas payer la différence.

L'I. : Les décisions environnementales semblent être avant tout du ressort du gouvernement. L'action individuelle a-t-elle encore sa place?

L.W. : Les deux sont nécessaires et complémentaires. On peut se brosser les dents et se laver les oreilles, on ne va pas arrêter un pour faire l'autre. C'est de l'hygiène démocratique que de poser des gestes cohérents dans notre vie personnelle, mais aussi dans notre vie collective. ●

PHILO & VINCE LES HÉROS ORDINAIRES

NOVEMBER



marbi6magu • philo et vince

L'ÉCOMUSÉE, FIER DE SON MONDE

VANESSA HÉBERT

L'histoire du quartier Centre-Sud a été marquée par la fermeture de plusieurs usines au cours du siècle dernier. Pour composer avec ces pertes soudaines de revenus, les citoyens ont su s'organiser entre eux pour subvenir à leurs besoins. Jusqu'au 24 février, l'Écomusée du fier monde témoigne de l'engagement citoyen du quartier dans une exposition.

Le plancher de la salle d'exposition grince à chaque pas des visiteurs. Les murmures étonnés par l'exposition *Citoyen* résonnent partout dans cet ancien bain public converti en musée. Les visiteurs déambulent entre les cubes empilés. Sur la surface de ces structures s'inscrivent les échos d'un épisode vieux d'un siècle : l'implication d'hommes et de femmes actifs via des organismes du Centre-Sud.

«C'est un développement imposé qui force une auto-organisation face à cette nouvelle difficulté», raconte le directeur de l'Écomusée, René Binette. L'exposition *Citoyen* présente les divers thèmes de l'implication sous plusieurs verbes, -J'aide, je donne, nous mobilisons...- conjugués au présent, pour éviter de reléguer l'implication

citoyenne au passé. «L'idée d'origine était d'éviter une perte de mémoire collective, explique René Binette. C'est une question de se souvenir, de transmettre ces connaissances, de susciter des réflexions et d'encourager les gens à s'investir.»

Pour décrire les divers organismes, l'Écomusée a choisi une quarantaine de gens pour illustrer différents types d'intervention au sein de groupes d'aide du Centre-Sud. «Être citoyens, être citoyennes, c'est avoir une place au sein d'une collectivité», peut-on lire sur un mur de l'exposition. Émilie Gamelin trouve sa

vocation au sein des Sœurs de la Providence, Francine Lefebvre s'implique dans l'Atelier de lettres, Jean-Guy Lagüe est actif dans la Jeunesse ouvrière catholique, François Thivierge, lui, préfère donner son temps aux sans-abri.



JEAN-MARIE TISON ET GABRIEL BISSONNETTE (CAMELOTS DE LA PREMIÈRE HEURE), SERGE LAREAULT (DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ITINÉRAIRE) ET FRANÇOIS THIVIERGE (FONDATEUR DE L'ITINÉRAIRE) LORS DU VERNISSAGE DE L'EXPOSITION *CITOYEN*, À L'ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE

PHOTO : JEAN-PIERRE LACROIX

DE LA RUE À LA PLUME

Présenté dans l'exposition *Citoyen*, François Thivierge, cofondateur de L'itinéraire, avoue que c'est aussi une exposition qui a inspiré la mission du groupe. Dans les années 1990, un artiste polonais expose une œuvre conceptuelle au Musée d'art contemporain où la parole est donnée aux sans-abri via téléviseurs et micros. Les itinérants habitaient l'espace public, mais leurs voix manquaient au débat. «Lorsque les sans-abri s'exprimaient par cette œuvre, les gens écoutaient», constate François Thivierge rencontré à l'exposition. La

mission de leur offrir un magazine comme plate-forme est née.

Par la plume, *L'itinéraire* se donne comme mandat de défendre les droits et la parole des sans-abri. «Rien dans les mains, rien dans les poches, mais un journal dans la tête», est la maxime des premières années de publication. Camelot depuis le tout début et journaliste à ses heures, Gabriel Bissonnette a écrit de nombreux billets pour le magazine. «J'écris quand une affaire me dérange, j'aime faire réagir les gens.» Son style franc et son humour noir donnent l'effet espéré. Ses clients réguliers s'arrêtent souvent pour discuter de ses publications. «Je me sens écouté lorsque j'écris, lance Gabriel. Il y en a qui me disent que je les fais réfléchir et d'autres qui attendent mon prochain article.»

François Thivierge reconnaît que les débuts de *L'itinéraire* étaient éprouvants. Mais, les efforts ont toujours été mis dans l'optique de servir les besoins d'une communauté pour et par ses membres.

«Les participants reconnaissent qu'ils avaient des intérêts communs», explique François Thivierge. Un engagement digne de mention pour l'équipe de l'Écomusée. «C'est une prise en charge de son avenir, sans compter uniquement sur l'aide extérieure, commente le directeur, René Binette. C'est un travail qui demande beaucoup de mobilisation.»

Pour en savoir plus sur les citoyens actifs du Centre-Sud, rendez-vous à l'Écomusée du fier monde au 2050 rue Amherst, à l'angle de la rue Ontario. ●



JOSÉE LOUISE TREMBLAY

Journaliste de rue
joseel.tremblay@itineraire.ca

Publicité Sauvage SAUTE LA CLÔTURE



Qu'elles soient collées sur les murs de la ville ou sur des palissades camouflant des travaux, les affiches culturelles font partie de l'environnement montréalais depuis plus de 25 ans. Pourtant, durant plusieurs années, cette pratique d'affichage a été interdite sur le territoire de la métropole. La volonté et le leadership de *Publicité Sauvage* ont permis la légalisation de ce type d'affichage en 1994. Aujourd'hui, cette PME est fière de continuer à rendre service à la communauté culturelle en participant à leur promotion.

Grâce à *Publicité Sauvage*, le milieu culturel montréalais a pu bénéficier d'un réseau publicitaire abordable et d'une augmentation considérable de sa visibilité auprès du public montréalais.

Pour célébrer leur 25^e anniversaire, un livre est présentement disponible, retraçant le parcours sinueux de l'entreprise québécoise : sa bataille pour légaliser l'affichage, sa croissance économique et surtout, un aperçu des images (environ 400 photos) de sa superbe collection de 50 000 affiches culturelles. Un vrai trésor national!

Publicité Sauvage propose également différentes expositions d'affiches tout au long de l'année, et ce, gratuitement. Consultez leur site Internet pour les dates et les lieux des expositions. Amateurs d'arts visuels et passionnés de culture, courez-y et laissez-vous inspirer des créations des artistes de l'affichage. ●

www.publicitesauvage.com/25e

L'Exposition 14/15 est présentement «à l'affiche» du Conseil des arts de Montréal, situé au 1210 rue Sherbrooke Est (en face du parc Lafontaine), jusqu'au 16 décembre.



BAUDOÏN WART, FONDATEUR DE PUBLICITÉ SAUVAGE, AU DÉBUT DES ANNÉES 1990 LORSQUE L'AFFICHAGE SUR LES PALISSADES ÉTAIT ENCORE ILLÉGAL

Trouver chaussure à son pied AU SALON DU LIVRE

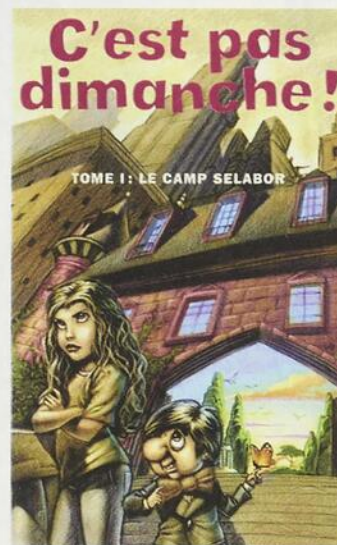
MARIE-LISE ROUSSEAU

Le traditionnel Salon du livre de Montréal reprend du service pour une 35^e année du 14 au 19 novembre. L'événement, reconnu pour la présence d'invités de marques et d'auteurs prestigieux, récipiendaires de diverses distinctions ne rend pas la tâche facile aux auteurs indépendants qui tentent de s'y démarquer. C'est le défi de Marie-Josée Godbout, auteure de la série jeunesse *C'est pas dimanche!* qui y sera présente pour une cinquième année.

En tant qu'auteure de littérature jeunesse, Marie-Josée ne se sent pas lésée par la présence des stars de la littérature au Salon du livre. «J'offre aux jeunes une expérience complètement différente : rencontrer un auteur célèbre c'est bien, mais passer un test de personnalité loufoque et se faire raconter le début de l'histoire par l'auteur elle-même... c'est peut-être mieux! Voilà comment je tire mon épingle du jeu!»

Selon Marie-Josée Godbout, le Salon du livre de Montréal est une formidable fenêtre pour tous les auteurs, peu importe leur popularité. «C'est un public de qualité qui y déambule et à chaque année, on est certain d'y faire de très belles rencontres!», s'enthousiasme-t-elle. Cependant, la compétition est forte entre les auteurs pour attirer le plus grand nombre de lecteurs à leur kiosque. «Plusieurs auteurs célèbres sont présents au Salon et ont un champ gravitationnel assez puissant, remarque Marie-Josée Godbout. Mais chaque auteur peut trouver chaussure à son pied parmi la large palette de lecteurs qui s'y rendent.»

C'est pas dimanche! raconte les aventures d'une jeune fille au caractère bouillant. «Au début de l'été, sa mère lui offre un cadeau extraordinaire; enfin, à ses yeux. Ce cadeau conduira malheureusement la jeune fille sur des chemins forts périlleux», décrit son auteure. ●



TOUS ENSEMBLE



FIN NOVEMBRE

TEXTE : MARIE-LISE ROUSSEAU

PHOTOS : ANNE MARIE PIETTE

Fin novembre, le temps est gris, froid... et il est à la fête! L'événement *Fin Novembre*, de l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA) – autrefois nommé *État d'urgence* – célèbre cette année tout en art et en histoire les 20 ans de la Place Émilie-Gamelin, du 16 au 25 novembre à Montréal. Spectacles vivants, installations artistiques, reconstitutions historiques, projections d'images dans une voiture d'époque... Les activités au programme laissent présager un festival incontournable... et aussi déstabilisant. Mais que font ces sans-abri, habituellement mis de côté lors des festivals, à un événement qui se veut familial et convivial? La réponse est dans la mission de Pierre Allard et Annie Roy depuis 15 ans : faire cohabiter des individus de tous les milieux et de tous les horizons dans une ambiance festive, artistique et engagée. L'ATSA, que le couple a créée en 1997, remet ça cet automne pour une 13^e fois. Année chanceuse? Assurément.

Superstitieux, Pierre et Annie? Espérons que cette 13^e édition de *Fin Novembre*, teintée d'histoire, leur porte chance. Déjà, 2012 fut porteuse d'espoirs pour les deux artistes contestataires. «Dieu sait que la Place Émilie-Gamelin a été fort occupée cette année», souligne avec bonheur Annie Roy en parlant des manifestations étudiantes quotidiennes du printemps dernier. Le couple, rencontré au quartier général et domicile de la famille ATSA, sur le Plateau Mont-Royal, s'est beaucoup impliqué dans le conflit étudiant, notamment lors de la manifestation du 22 avril, où il a aidé Dominic Champagne dans la mise en scène qui a permis de former une main géante avec la centaine de milliers de manifestants présents.

Les deux sont assis côte à côte lors de notre rencontre. Pierre gesticule beaucoup, avec ses cheveux ébouriffés, sa petite barbe et sa longue chemise. Il prend un peu moins la parole que sa conjointe, attablée elle aussi dans leur jardin, mais demeure animé tout le long de l'entrevue. Annie est vêtue d'un col roulé du même bleu que ses yeux expressifs.

Les deux indignés en ont long à dire sur la société dans laquelle on vit. Ils sont animés d'une rage inspiratrice. «Je ne pète pas de vitres, ce n'est pas mon genre, mais je comprends la rage qui anime ceux qui le font», dit Annie, qui a choisi l'art comme moyen d'expression.

L'ADN DE LA PLACE ÉMILIE-GAMELIN

Souhaitant célébrer les 20 ans de la Place Émilie-Gamelin à l'occasion de leur événement, l'ATSA a fait des «fouilles archéologiques» pour trouver «l'ADN de ce territoire». Sans surprise, il est à la fois humanitaire et contestataire, et ce, depuis bien avant le carré rouge! En 1843, sœur Émilie-Gamelin y fonde l'asile de la Providence où, pendant 130 ans, des repas ont été servis aux plus démunis du centre-ville du quartier français de Montréal. La construction du métro de Montréal en 1962 a effacé toute trace de ce lieu historique. Mais l'ATSA remédie à la situation dans le cadre de *Fin Novembre*. «On va recréer le clocher de l'asile sur les lieux exacts où il se situait, et ce clocher sera la base de projections d'images d'époque», décrit Annie, une étincelle dans les yeux. ►

Depuis près de 15 ans, sans même le savoir, Annie, Pierre et toute l'équipe de l'ATSA poursuivent chaque année la tradition d'Émilie Gamelin en servant plus de 500 repas par jour aux itinérants présents à *Fin Novembre*. «Ça nous fait réaliser que ces gens ont toujours été là et seront toujours là», explique Pierre. D'où l'intérêt de l'ATSA de favoriser le «vivre ensemble et le respect», comme le dit l'artiste, dénonçant du même coup les commerçants et policiers du quartier qui encouragent un «nettoyage» du centre-ville plutôt que l'ouverture au dialogue. L'ATSA donne l'exemple en invitant l'ensemble de la population à cohabiter avec leurs semblables plus démunis.

«C'est vrai que sortir du métro Berri-UQAM et être assailli par des *pushers* n'a rien d'agréable, mentionne Annie Roy. Mais il faut faire la différence entre un sans-abri et un *pusher*» Ne pas mettre tout le monde dans le même panier. Selon les deux membres fondateurs de l'ATSA, les gens ont droit à un environnement sécuritaire, certes, mais pour se faire, il faut aider la population en détresse et lui donner les ressources pour s'en sortir. L'inclure dans un grand événement artistique et historique est une des façons de l'intégrer à la société et de la valoriser. «*Fin Novembre*, c'est leur fin de semaine de bonheur», résume Pierre.

CONTRE VENTS ET MARÉES

Le calme relatif dans lequel semblait se préparer l'édition 2012 de *Fin Novembre* au moment de notre rencontre (en plein milieu d'une panne informatique!) n'était pas caractéristique des éditions précédentes. En 1998, lors de la première édition d'*État d'urgence* à la Place Émilie-Gamelin, le comité exécutif de la Ville de Montréal leur avait retiré le permis de tenir l'événement à quatre jours de sa tenue, malgré l'approbation des services de police et des pompiers.

Fin Novembre, c'est leur fin de semaine de bonheur.

- Pierre Allard

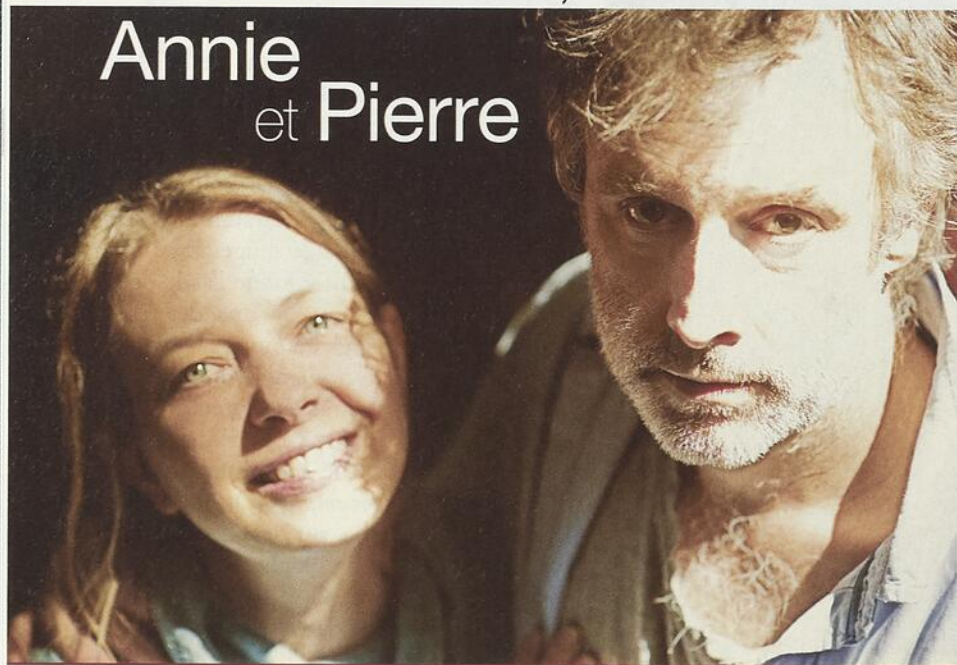
Un autre exemple? En 2010, le ministre canadien du Patrimoine James Moore, a pris le mot «terroriste» dans l'acronyme Action terroriste socialement acceptable au pied de la lettre, coupant 43 000\$ de subventions à l'organisme... à neuf jours de son événement! «C'était purement idéologique», dénonce en chœur le couple engagé. Cette coupure est survenue en même temps que d'autres compressions dans la culture, dont celles qui ont touché le projet Wapikoni Mobile.

Pierre Allard et Annie Roy sont deux passionnés. Passionnés d'art, passionnés d'histoire, passionnés de justice sociale. Selon eux, «on doit regarder le passé pour se positionner pour l'avenir». Que deviendra l'ancien verger où se trouve la Place Émilie-Gamelin? Par son histoire, cette place est un lieu de contestation de gauche, marginal et alternatif. «On ne doit pas en faire un endroit commercial, alerte Annie. On est à une sorte de croisée des chemins, on revisite la place avec le nouveau quartier des spectacles. Quelle identité va-t-on lui donner? Jusqu'à présent, les choses ont été faites dans le respect et il faut que ça perdure.»

Après 15 ans d'action terroriste socialement acceptable, le couple souhaite aussi un meilleur partage de la richesse et veut «que la dernière élection, avec un mort, permette plus de respect pour la démocratie», espère Annie. Et surtout, et ils insistent sur cette question tout au long de notre entrevue, l'ATSA souhaite une meilleure cohabitation. *Fin Novembre* valorise les sans-abri, mais une fois par année, c'est insuffisant. Leur présence ne date pas d'hier et comme nous l'apprend l'histoire de la Place Émilie-Gamelin, elle se poursuivra, peu importe les «nettoyages» effectués au centre-ville. Et si on prenait l'ATSA en exemple pour apprendre à vivre ensemble? ●

Il était une fois,

Annie et Pierre



Pierre était directeur artistique au cinéma, Annie œuvrait dans le milieu de la danse. En 1997, les deux artistes se sont rencontrés et ont «connecté par l'art». Le premier événement de l'ATSA a eu lieu trois mois plus tard: c'était *La Banque à bas*. Tout a commencé quand le jeune couple a ressenti de l'indignation en regardant les nouvelles télévisées. Dans le même bulletin, on apprenait que les grandes banques venaient d'enregistrer des milliards de dollars de profits et que la Maison du Père, refuge pour sans-abri montréalais, avait un besoin criant de chaussettes avant l'hiver. Peu de temps après, Pierre et Annie ont posé leur première action terroriste socialement acceptable en installant illégalement des guichets automatiques à chaussettes, baptisés les *Banques à bas*, devant le Musée d'art contemporain, près de la Place des Arts. «L'activisme dans notre création artistique est venu de façon instinctive», commente Annie. Quinze ans plus tard, les deux amoureux poursuivent leur combat pour plus d'égalité et de justice sociale avec l'ATSA et leur famille composée de deux enfants: Béatrice, 14 ans, «fière porteuse du carré rouge» et Ulysse, 10 ans.

MONTREAL: CHANGE OF RELIGION!



CBL 101,5
Animer **Montréal**

La radio qui donne des idées



Bégin



NOUS SOMMES NOMBREUX À CROIRE
QUE LES ENTREPRISES COOPÉRATIVES
BÂTISSSENT UN MONDE MEILLEUR.



Desjardins
Caisse populaire
du Mont-Royal

Coopérer pour créer l'avenir



SUR LES PAS DU DR JULIEN

Jérôme Savary marche sur les traces du Dr Julien, et ce, pour une troisième saison. À chaque numéro de *L'itinéraire*, les nombreuses rencontres du journaliste avec le créateur de la pédiatrie sociale, des enfants et des personnes de l'entourage de cet homme exceptionnel vous permettent de découvrir son univers.

NOUVEAU CENTRE À QUÉBEC

JÉRÔME SAVARY

À Québec, le projet d'installer un centre de pédiatrie sociale (CPS) mijotait depuis quelque temps déjà. C'est maintenant chose faite. Le CPS a été inauguré le 15 septembre dernier, dans le quartier Limoilou, au nord-est de la Vieille Capitale. L'ouverture de ce nouveau centre permet désormais de venir en aide aux enfants vulnérables de manière unique, grâce à un partenariat avec le Patro Roc-Amadour.

D'emblée, le centre de pédiatrie sociale «en communauté» de Québec a tout pour réussir. Sa proximité avec le Patro Roc-Amadour, un organisme communautaire qui abrite les locaux du nouveau Centre et dont le mandat est notamment de venir en aide aux personnes et aux familles défavorisées, est une aubaine. Au Patro, on est également ravis. «C'est un rêve que je chérissais depuis plusieurs années», rappelle Philippe R. Toutant, président du conseil d'administration du Patro Roc-Amadour.

Le Centre de pédiatrie sociale propose des services particuliers, qui s'inspirent de ceux offerts par les centres du Dr Julien. L'art-thérapie, par exemple, permet de guérir des traumatismes psychologiques majeurs vécus par certains enfants. Son équipe comprend un médecin — la Dre Marie-Camille Duquette, qui dirige l'équipe clinique —, une infirmière, une intervenante sociale, une art-thérapeute et une directrice générale.

Sa situation au cœur du Patro Roc-Amadour permet à l'équipe d'avoir un accès privilégié aux enfants et aux familles desservis par le Patro. Un plus, selon Gisèle Moisan, directrice générale du CPS de Québec : «Les gens nous font confiance et viennent nous voir, car on est dans un centre communautaire et non dans une clinique.»

Et quand vient le temps pour le CPS de proposer d'autres ressources d'aide aux

enfants et à leur famille, il lui suffit alors d'aller frapper à la porte d'à côté pour demander une place au Centre de la petite enfance, de l'aide aux devoirs, du dépannage alimentaire ou vestimentaire ou des activités de loisirs. «Ce partenariat nous simplifie tellement la vie!», souligne Mme Moisan, au sujet de la vingtaine d'autres services à la communauté destinés aux personnes défavorisées.

ACCUEIL ENTHOUSIASTE

À Québec, les intervenants des milieux scolaires, communautaires, de la santé et des services sociaux ont accueilli avec enthousiasme l'arrivée de ce nouveau centre de pédiatrie sociale, dont les services offrent de nouvelles perspectives d'intervention auprès des enfants en difficulté. Ils sont

tous partenaires de cette aventure, à des degrés divers.

Gisèle Moisan est retraitée de l'enseignement. Elle était auparavant directrice d'école primaire dans le quartier Limoilou. Pas étonnant que les directions des cinq écoles primaires soient déjà associées au centre! Le partenariat avec les écoles est important, car elles peuvent repérer les enfants qui ont besoin de l'aide du CPS. «Quand un enfant n'a pas de médecin, ou que sa famille est en rupture avec le système de santé, l'école parle de nous, explique Mme Moisan. On communique alors avec la famille, puis on la soutient dans ses démarches.»

L'ouverture de ce 13^e centre ancre la pédiatrie sociale à Québec. «Un peu partout au Québec, des équipes adhèrent à la mission de la pédiatrie sociale et se mobilisent. Chaque centre se construit aux couleurs de sa propre communauté. Le mouvement prend de l'ampleur. Et ce n'est pas fini...», soutient le Dr Julien. ●



La dixième Coupe du monde des sans-abri s'est déroulée en octobre dans la ville de Mexico. Au square Zócalo, situé en plein cœur de la ville, les trois stades de soccer spécialement érigés pour l'occasion, d'une capacité de 5 000 spectateurs chacun, se sont rapidement remplis. Danielle Batist, rédactrice en chef au service des nouvelles du Réseau international des journaux de rue (INSP), dont *L'itinéraire* fait partie, a rencontré les joueurs de soccer les plus inspirants de la planète.

LA DIXIÈME COUPE DU MONDE DES SANS-ABRI PREND SON ENVOL À MEXICO

TEXTE ET PHOTOS : DANIELLE BATIST
Rédactrice en chef, service des nouvelles, INSP
www.street-papers.org / INSP

TRADUCTION : HÉLÈNE PÂQUET

Lorsque Mel Young et Harald Schmied ont eu l'idée d'organiser un tournoi de soccer entre les camelots de leurs journaux de rue en Écosse et en Autriche, il y a dix ans, ils n'auraient pas pu imaginer, même dans leurs rêves les plus fous, que dix ans plus tard, 20 000 personnes allaient un jour se réunir pour encourager 500 sans-abri venus de 54 pays. C'est pourtant ce qui s'est produit à Mexico le 6 octobre. La fin de semaine qui a marqué la dixième Coupe du monde des sans-abri a surpassé toutes les attentes, tant chez les joueurs que pour les organisateurs.

Ce tournoi a en effet franchi tout un bout de chemin depuis sa création à Graz, en Autriche. Le nombre d'équipes s'est accru chaque année, une compétition pour femmes a été ajoutée et grâce au nombre toujours plus important de joueurs de bon calibre, de commanditaires et d'ambassadeurs de l'événement, la Coupe a acquis, lentement mais sûrement, une réputation qui s'étend désormais à toute la planète.

En plus de transformer la vie des joueurs qui y participent, le tournoi a toujours visé à changer la perception de la population face aux sans-abri. Un lieu central est donc toujours essentiel pour la tenue de l'événement, car il permet de maximiser l'intérêt du public. Les tournois des années

précédentes ont eu lieu notamment près de la tour Eiffel à Paris, sur la plage de Copacabana à Rio de Janeiro et cette année, on botte le ballon rond sur un site tout aussi connu et impressionnant.

La Zócalo, au cœur de la ville de Mexico, a toujours été le point de ralliement des rassemblements sociaux et politiques, et ce, depuis l'époque des Aztèques. Un tournoi de soccer entre camelots de partout dans le monde semblait donc être l'événement idéal pour cette grande place. Un immense drapeau mexicain a été placé au cœur de square et des représentants de chaque pays ont apporté le leur autour au mat principal. Pour toutes les personnes présentes, il ne faisait pas de doute qu'un

événement hors du commun était sur le point de commencer.

Le cofondateur de la Coupe du monde des sans-abri, Mel Young, répète depuis des années qu'à son avis, ce tournoi est «ce à quoi devraient ressembler les Nations Unies». Cette année, Wilfried Lemke, du Bureau des Nations Unies pour le sport au service du développement de la paix, est même monté en tribune pour souhaiter la bienvenue aux joueurs au nom de Ban Ki-Moon.

Mais c'est le discours d'ouverture de Mel Young qui a réellement ému les joueurs autant que les spectateurs. S'adressant directement aux joueurs, Mel a dit : «Chacun de vous êtes un héros. Vous êtes tous des vedettes. La route que vous avez franchie a été difficile, mais maintenant vous êtes ici – fiers de représenter votre pays, de jouer avec passion, de jouer équitablement. Nous vous rendons hommage.»

Mel Young a fait mention du nombre de joueurs qui sont parvenus à changer ►

PHOTOS PAGE 25

1. Des écoliers de milieux défavorisés assistent aux cérémonies d'ouverture de la Coupe du monde des sans-abri. Des milliers de jeunes auront la chance d'assister aux matchs du tournoi. **2.** L'Autriche se joint à la Suisse sous les encouragements de la foule, le 7 octobre. **3.** Un joueur de l'équipe de l'Irlande se concentre juste avant le début du match de son équipe contre l'Argentine, le 7 octobre. **4.** Les joueurs hollandais célèbrent après une victoire contre l'Argentine, le 7 octobre. **5.** L'équipe d'Autriche s'adapte à la culture locale au cours du défilé des cérémonies d'ouverture à Mexico, le 6 octobre. **6.** L'équipe de Namibie au cours du défilé des cérémonies d'ouverture de la Coupe du monde des sans-abri, sur la Zócalo, au cœur de Mexico, le 6 octobre.



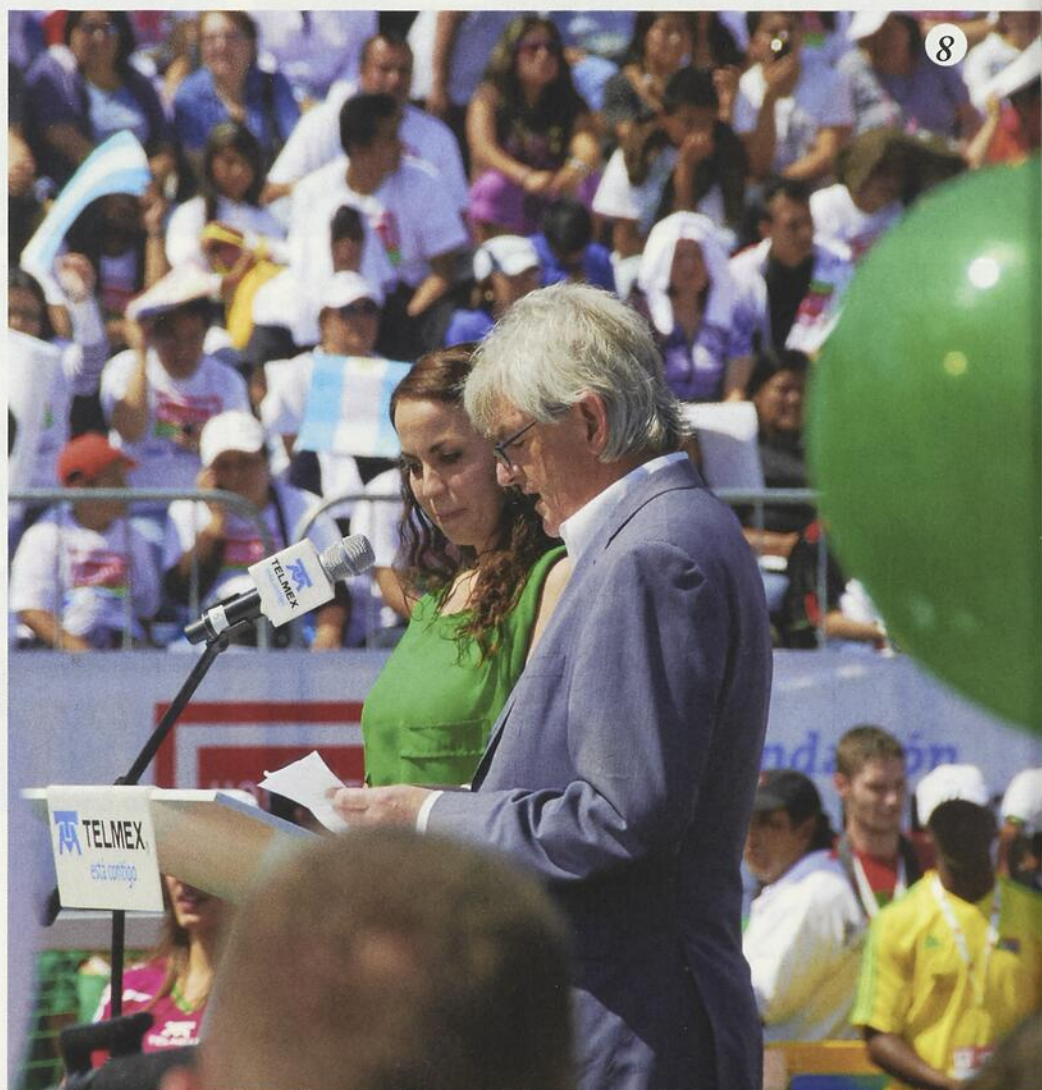
► de vie depuis les débuts du tournoi – ils sont 250 000. Mais il a aussi rapidement ajouté que cela ne l'empêcherait pas de voir encore plus grand. Dans le style de Martin Luther-King, il a enchaîné : «Nous avons un rêve... celui que les joueurs qui jouent à Mexico aujourd'hui changent leur vie et obtiennent un toit et un travail. Nous avons un rêve... que le reste du monde regarde ce qui se passe et se joigne à nous afin que des milliers de personnes attrapent le ballon et changent de vie aux aussi.»

«Nous avons un rêve... Que les personnes invisibles deviennent visibles... que des gens quittent le côté obscur de la rue pour aller dans la lumière. Nous avons un rêve... qu'ensemble, tous les segments de la société – les gouvernements, les entreprises, les organismes de charité – unissent leurs efforts afin de créer un mode plus durable où tout le monde aura sa place. Nous avons un rêve... celui d'un monde où il n'y aura plus d'itinérance et de pauvreté. Nous pouvons transformer ces rêves en réalité. En commençant maintenant.» ●

PHOTOS PAGE 26

7. Les feux d'artifice des cérémonies d'ouverture de la Coupe, le 6 octobre.

8. Le cofondateur de la Coupe du monde des sans-abri, Mel Young, prend la parole lors de la cérémonie d'ouverture sur la Zócalo, à Mexico, le 6 octobre.





JEAN-MARC BOITEAU

Journaliste de rue et camelot
jeanmarcboiteau@yahoo.ca

Parce qu'ils sont trop souvent dans l'ombre et que leur travail doit être connu et souligné, *L'itinéraire* a décidé de consacrer une série spéciale aux organismes d'ici. Tout au long de l'année, vous pourrez découvrir un organisme à chaque numéro.



DIALOGUE au service des itinérants

Pour beaucoup de passants au centre-ville, la mendicité est un irritant et peut même créer un sentiment d'insécurité. Le YMCA Centre-ville a fait ce constat il y a huit ans déjà et a mis sur pied le programme *Dialogue* afin de favoriser la cohabitation entre tous les acteurs de cette partie de la ville — commerçants, résidents, passants et itinérants. De pair avec la police, le CLSC du Faubourg et Médecins du Monde, la petite équipe du programme offre aux itinérants divers services allant d'une simple douche à un accès au marché du travail.

Une personne qui se retrouve à la rue doit composer avec une toute nouvelle réalité, rappelle Jonathan Lebire, travailleur de rue pour le programme *Dialogue*. J'ai été témoin, sur mon point de vente, d'une personne qui se penchait au dessus d'une poubelle pour ramasser un restant de sandwich et le dévorer aussitôt. Personne n'est prêt à vivre une telle situation et cela illustre parfaitement l'utilité d'un organisme tel que *Dialogue* qui accompagne ces individus qui ont perdu leurs points de repère.

«Nous abordons les itinérants dans le but d'identifier leurs besoins afin de les accompagner dans leurs démarches futures. La pauvreté faisant partie de leurs conditions de vie, certains d'entre eux n'ont même plus de chaussures et présentent des plaies aux pieds qui nécessitent des soins immédiats. Nous les accompagnons alors dans les CLSC, les hôpitaux et il arrive aussi que nous allions aux dépanneurs pour eux, explique Mélanie Richer, responsable

et coordonnatrice du YMCA Centre-ville. Notre but est aussi de les faire participer à différentes activités sociales comme des groupes de discussion ou des parties de cartes. Cela est un moyen de les réintégrer dans la communauté et éventuellement de les faire sortir de la rue.»

Parmi les itinérants, il est fréquent de constater une perte de confiance à l'égard de la société ainsi qu'une perte de contact avec la famille. Les travailleurs de rue comme Jonathan et Mélanie recréent en quelque sorte ce lien familial perdu et jouent le rôle d'intermédiaire avec le système de santé. «Lors de nos interventions, nous allons simplement à la rencontre de la clientèle pour déterminer ses besoins», explique Jonathan Lebire. Il dit aussi utiliser l'humour pour aborder ces personnes éprouvées. «Cela permet de dédramatiser la situation que vivent les itinérants et facilite les démarches qui vont suivre.»

DIALOGUE N'AGIT PAS SEUL

Mélanie déplore que les gens se disent fatigués de voir des itinérants, mais que les investissements pour régler le problème tardent à venir. Heureusement, le programme *Dialogue* n'est pas le seul outil pour venir en aide aux itinérants. La division EMRII de la police de Montréal patrouille à pied le secteur et discute avec les itinérants dont elle connaît presque tous les noms. Ces agents utilisent une approche personnalisée. Il y a le CLSC du Faubourg qui prodigue des soins et services pertinents pour la santé de la clientèle. «On se tourne vers Médecins sans frontières dans certaines situations plus urgentes et complexes qui nécessitent une intervention médicale», précise Mélanie.

Malgré ces partenariats indispensables, les intervenants de *Dialogue* se sentent quelquefois en manque de ressources pour prodiguer leur aide. Ils travaillent dans un monde où l'imprévisible est maître. La sympathie de ces travailleurs pour les itinérants témoigne d'une présence rassurante pour cette clientèle vulnérable et dans le besoin. ●

FIN NO VEMBRE



DU 16 AU
25
NOVEMBRE
PLACE
ÉMILIE -
GAMELIN

DU
VER-
GER
AU
CARRÉ
ROUGE

INFO: ATSA.QC.CA



QUARTIER
DES SPECTACLES
MONTREAL

Québec

Montréal



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

viacapitale

Une Politique en itinérance

QU'EST-CE QUE CELA DOIT CHANGER?

PIERRE GAUDREAU
coordonnateur du RAPSIM

Tel que *L'Itinéraire* le soulignait dans son éditorial du 15 octobre, le Parti Québécois s'est engagé à mettre en place une Politique en itinérance et, maintenant qu'il est au pouvoir, il doit procéder rapidement. Quels changements amènerait cette politique que le milieu de l'itinérance réclame haut et fort depuis plusieurs années?

AGIR POUR PRÉVENIR ET RÉDUIRE LE PHÉNOMÈNE

Actuellement, l'itinérance est en croissance dans plusieurs régions au Québec. À Montréal, pour une cinquième année consécutive, les refuges pour hommes ont vu leur fréquentation augmenter. Les ressources d'hébergement pour femmes en situation d'itinérance débordent et doivent effectuer des refus à longueur d'année. Plusieurs organismes ont augmenté leur capacité et multiplient les actions pour freiner cette hausse. Mais cela ne peut être suffisant. Face aux facteurs nombreux qui causent l'itinérance, la responsabilité de l'État est en cause.

L'adoption d'une Politique en itinérance doit exprimer le refus par le gouvernement de voir l'itinérance exister et croître comme une fatalité. Elle doit entraîner les actions nécessaires de la part de tous les ministères concernés pour prévenir et réduire l'itinérance. Cette Politique doit responsabiliser les institutions telles que le milieu carcéral, les hôpitaux et les centres Jeunesse, dans leur rôle pour réduire ce phénomène.

C'est autour de six axes que s'articulent les moyens nécessaires déterminés par le Réseau SOLIDARITÉ Itinérance du Québec dans sa demande pour une Politique en itinérance. (On peut lire la plate-forme complète sur le site du RAPSIM).

Le droit de cité – Pour en finir avec la discrimination et la judiciarisation des personnes itinérantes;

Le droit à un revenu décent – Pour que la pauvreté recule et cesse de contribuer à créer l'itinérance et la maintenir;

Le droit au logement – Pour que le logement social se développe et contribue à éviter que des personnes se retrouvent à la rue et pour que celles qui y sont puissent s'en sortir;

Le droit à l'éducation – Pour le développement de différentes pratiques d'éducation et d'insertion;

Le droit à la santé – Pour le développement de services préventifs et curatifs, sur le plan de la santé physique et mentale;

Le soutien au réseau de solidarité – Pour appuyer adéquatement les organismes travaillant en itinérance.

UNE POLITIQUE RENTABLE

Plusieurs des mesures que doit comporter une Politique en itinérance nécessitent des investissements importants, dont le logement social et l'aide au revenu. Les coûts de la pauvreté au Canada atteignent plus de 25 milliards de dollars par an, en ce qui concerne les conséquences de l'exclusion, des ruptures sociales, des coûts de santé et autres. Voilà ce que rappelait le Conseil national du bien-être social du

Canada, en septembre 2012, en précisant aussi qu'investir la moitié des coûts de la pauvreté, soit 12 milliards de dollars en logement social et en aide au revenu, permettrait de faire reculer de façon marquée la pauvreté.

Une autre étude publiée en septembre dernier par Stephan Gaetz, *The Real Cost of Homelessness*, évaluait les coûts propres à l'itinérance à six milliards de dollars par an... Hospitalisation et incarcération coûtent beaucoup plus cher qu'offrir un toit, soutient ce rapport.

L'adoption d'une Politique en itinérance ne règlera pas tout par magie, mais cette initiative doit faire de la lutte à l'itinérance une priorité. Le Réseau SOLIDARITÉ Itinérance du Québec, tout en exigeant du gouvernement du Québec qu'il agisse rapidement, veut travailler à sa mise en place. ●

DES APPUIS SOLIDES

L'adoption par le gouvernement du Québec d'une Politique en itinérance est une demande fortement soutenue. Le rapport d'une Commission parlementaire sur l'itinérance en 2008-2009, à laquelle ont participé 140 groupes, a repris cette demande à l'unanimité. Après le Parti Québécois, Québec Solidaire l'a aussi intégrée dans son programme. La Ville de Montréal, la Commission des droits de la personne, le Barreau du Québec et le CSSS Jeanne-Mance appuient aussi cette demande.



BIEN RECEVOIR, CE N'EST PAS ÊTRE (TROP) GÉNÉREUX

Éduc'alcool publie un guide
qui énonce les vraies règles de l'hospitalité

Les Québécois sont des hôtes généreux.

Notre réputation de gens qui « savent recevoir » est reconnue et a dépassé nos frontières. Mais se peut-il que, parfois, ce que nous croyons être des règles de politesse et de générosité soient, en réalité, de bien mauvais services que nous rendons à nos invités? La réponse est oui.

C'est pourquoi Éduc'alcool a publié le guide *Savoir recevoir* que l'on peut se procurer sans frais en appelant au 1 888 ALCOOL1 ou télécharger à partir du site educalcool.qc.ca et qui énonce les vraies règles de l'hospitalité. Il sera également disponible gratuitement dans les succursales de la Société des alcools du Québec à compter du mois de décembre.

Changer des habitudes bien enracinées, modifier ce qui est considéré comme des gestes d'accueil et de générosité n'est pas facile, loin de là. Il faut du temps et de la conviction pour y parvenir et c'est à cela que s'attelle Éduc'alcool pour changer les mentalités et implanter une nouvelle culture de la réception.

C'est en effet essentiel pour améliorer encore plus la relation des Québécois à l'alcool. Voyons cela de près.

Ça se passe généralement autour d'un bon repas, souvent arrosé, et, comme le dit l'expression populaire, « on ne compte pas les tours ». Or, justement, il faut compter les tours. Les règles de la générosité et de l'accueil ne sont pas les mêmes pour la nourriture et pour l'alcool.

Avez-vous déjà vu des hôtes proposer à leurs invités de leur servir une autre portion de nourriture avant même qu'ils n'aient terminé leur assiette ? Alors, pourquoi considère-t-on trop souvent qu'il faille absolument remplir les verres à peine sont-ils entamés ?

Question d'hospitalité et de générosité, sans doute, mais lorsqu'Éduc'alcool recommande aux femmes de ne pas dépasser deux verres et aux hommes, trois verres par jour, il faut faire en sorte qu'ils puissent les compter. Et un bon hôte, c'est celui qui facilite la chose à ses invités; pas celui qui s'acharne à la leur compliquer. Attendez donc que vos invités aient vidé leur verre avant de leur en proposer un autre.

Par contre, n'hésitez pas à vous assurer que les verres d'eau, eux, soient toujours remplis. Il importe que l'on puisse s'hydrater de manière continue sans avoir à attendre et il est grandement recommandé d'alterner un verre d'alcool avec un verre de boisson sans alcool ; idéalement de l'eau.

Souvent aussi, on insiste auprès des invités pour qu'ils « en reprennent ». Ils semblent apprécier ? On leur en offre davantage. Encore un petit peu de ceci ? Une autre tranche de ça ? Un petit peu plus de tarte ?

Erreur grave en matière d'alcool. Quand on nous dit que c'est assez, la politesse, c'est ne pas insister. Et quand on nous dit non, c'est non.

Parmi les autres nombreux petits tuyaux que l'on retrouve dans *Savoir recevoir* :

- Prévoyez toujours des boissons non alcoolisées : il n'est pas absolument obligatoire de boire de l'alcool et c'est respecter ses invités que de leur proposer des boissons sans alcool.
- Mettez des aliments à la disposition de vos hôtes, de quoi manger, même à l'apéro : il n'est jamais bon de boire sur un estomac vide.
- Prévoyez des tables où déposer les verres : il est prouvé que plus on garde son verre en main, plus on boit.
- Vous-même, ne buvez pas trop : il est essentiel que vous restiez en contrôle.
- Mesurez la quantité d'alcool que vous mettez dans les verres. Il y a une définition précise de ce qu'est un verre standard qui se retrouve dans le guide : on ne remplit jamais les verres à ras bord.

La publication d'Éduc'alcool, qui comporte une multitude de renseignements sur l'art de recevoir, aborde aussi la question des permis qu'il est nécessaire ou pas de demander pour des réceptions et démystifie nombre de croyances erronées sur l'alcool.

Bref, pour les hôtes comme pour leurs invités, pour une réception réussie, la modération a bien meilleur goût. ●

HUBERT SACY

Directeur général d'Éduc'alcool



DE LA RUE À L'ITINÉRAIRE

itinaire.ca

DOSSIER

2000 PERSONNES
AIDÉES PAR ANNÉE



ZOOM CAMELOT
Rodrigue Marshall
LA VÉRITÉ AVANT TOUT

3\$



Volume XIX, n° 6
Montréal, 15 juin 2012
www.itinaire.ca

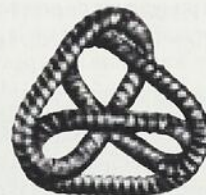
UN P'TIT 3\$ QUI
FAIT DU CHEMIN

AVEC QUÉBECOR, AIDEZ-NOUS À TRACER LEUR ITINÉRAIRE !

QUÉBECOR

www.csq.qc.net

L'ITINÉRAIRE

[illegible]

CSN
www.csn.qc.ca

www.facebook.com/LaCSN Suivez @Lacsn sur Twitter

Un toit pour toutes et tous



Le NPD exige davantage d'investissement en matière de logement social et de lutte contre l'itinérance.



Tyrone Benskin
Député de Jeanne-Le Ber
Tél. : 514 496-4885
www.tyronebenskin.npd.ca

Djaouda Sellah
Députée de
Saint-Ermino-Saint-Hubert
Tél. : 450 926-5979
www.djaoudasellah.npd.ca

Isabelle Morin
Députée de
Notre-Dame-de-Grâce-Lachine
Tél. : 514 639-4497
www.isabellemorin.npd.ca

Marjolaine Boutin-Sweet
Députée d'Hochelaga
Porte-parole en matière de logement
Tél. : 514 283-2655
www.marjolaineboutinsweet.npd.ca

Thomas Mulcair
Député d'Outremont
Tél. : 514 736-2727
www.thomasmulcair.ca

Hélène Laverdière
Députée de Laurier-Sainte-Marie
Tél. : 514 522-1339
www.helene-laverdiere.ca

Alexandre Boulerice
Député de
Rosemont-La Petite-Patrie
Tél. : 514 729-5342
www.boulerice.org

Lysane Blanchette-Lamothe
Députée de Pierrefonds-Dollard
Tél. : 514 624-5725
www.lysaneblanchettelamothe.npd.ca

viacapitale
DU MONT-ROYAL

VISIONNEZ
"LA MAISON OÙ J'AI GRANDI"



www.viacapitaledumontroyal.com

L'ACHAT ET LA VENTE D'UNE
PROPRIÉTÉ, C'EST UNE AFFAIRE
DE CŒUR ET DE SAVOIR-FAIRE

- Garantie de service
- Intégrité
- Mise en marché exceptionnelle
- Conseils
- Expertise
- Opinion de la valeur marchande de votre propriété

AGENCE DU PLATEAU
1152 Mont-Royal est
514.597.2121

AGENCE DE ROSEMONT
2339 Beaubien est
514.721.2121

PROGRAMME ACTION

Action est un programme de préemployabilité qui vise à permettre aux personnes éloignées du marché du travail de progresser suffisamment sur le plan socioprofessionnel pour être en mesure de participer à une mesure d'aide à l'emploi visant à accroître leurs possibilités d'accéder au marché du travail.

POUR PARTICIPER AU PROGRAMME ACTION, la personne doit être prestataire du programme d'aide sociale ou du programme de solidarité sociale et présenter des caractéristiques associées aux personnes éloignées du marché du travail. Elle n'est pas prête à entreprendre une démarche prévue par une mesure d'aide à l'emploi.

Si vous désirez participer au PROGRAMME ACTION, prière de communiquer avec Jocelyne Sénécal par courriel à jocelyne.senecal@itineraire.ca ou par téléphone au 514.597.0238 poste 230





BILL ECONOMOU
Chroniqueur de rue
et camelot, Marché Atwater

MY TRIP TO OCEAN CITY, NEW JERSEY

I planned the trip two weeks before we departed. My brother and I rented a condo through Berger Realty. We departed on Saturday July 14th at 10:30 a.m. from Montreal. The distance between Ocean City, New Jersey and Montreal is about 800 km. We were hoping to get at our destination around 8:00 p.m., but we didn't. After being delayed at the border and taking a few breaks on the road, we finally arrived in Ocean City at 10:00 p.m.

We found our condo on the third floor on Ocean Avenue and put our bags inside. We were tired from the trip, but we decided to go outside to eat something at one of the restaurants on the boardwalk, which was only five minutes away from where we stayed. We ate quickly and then went to bed.

The following day, it was cloudy in the morning. Still, we decided to go swimming alone for the first time. We walked along the boardwalk and saw the many stores. I noticed the four different

lanes of the boardwalk on each direction; one was for the pedestrians, two others for surrey and bikes, and there was also a middle lane for runners. In the afternoon, it started clearing up so my brother and I went swimming together. Later, we went shopping at Super Fresh, a supermarket a few blocks away.

The next three days it was sunny and humid. We went swimming every morning after 10:30 a.m. Ocean City has a large beach with big waves. We noticed that the beach became more crowded at

noon so we later decided to return to our condo to eat and relax. After 4 p.m. we went swimming once again. During the evening we ate and watched TV in our air conditioned room.

On Thursday morning it started to rain, therefore we decided to go shopping at Mays Landing – a town about 30 minutes away. I enjoyed my final time swimming that afternoon, because the following day it was cloudy and cool.

We departed Saturday morning for Montreal and we were satisfied with our trip. ●

PHOTO: BILL ECONOMOU



Un souvenir inoubliable

CÉCILE CREVIER

Préposée à la cuisine et camelot au métro Fabre

Avez-vous, comme moi, des souvenirs de voyage qui vous marqueront toute votre vie? Moi, c'est un voyage à La Malbaie que j'ai effectué avec mes parents et ma grand-mère. Partis en voiture de Montréal, très tôt le matin, dans la voiture flambant neuve de mon père, nous nous sommes arrêtés à Québec pour dîner au chic restaurant Marie-Antoinette, une véritable institution, à l'époque, pour les habitants de la ville de Québec. Puis, nous avons fait un autre arrêt à la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré. Rendus à destination, nous avons loué un motel, aux Trois Canards, et nous prenions tous nos repas au restaurant.

Le but principal de ce voyage était bien sûr de visiter des membres de ma famille, ma grand-mère étant née là-bas. Mais nous en avons profité pour visiter le fameux Manoir Richelieu qui m'a beaucoup impressionnée par sa propreté et son aspect luxueux. C'est à cette époque que monsieur Malenfant faisait des démarches pour obtenir la permission d'ouvrir un casino. Mon père, chauffeur de profession, trouvait les routes très dangereuses parce que très tortueuses. Il disait qu'il fallait être bien réveillé pour conduire dans cette région. Ce fut une semaine extraordinaire, occupée à visiter les alentours et à découvrir de beaux petits coins pour pique-niquer. Le soir, nous sortions écouter de la musique dans les bars de la région.

Je n'oublierai jamais ce voyage à La Malbaie et j'aimerais bien pouvoir y retourner. Étant donné que cela fait une vingtaine d'années que j'y suis allée, il serait intéressant de voir si cela a beaucoup changé.



Le mois de novembre, mois des morts

DANIEL PRINCE

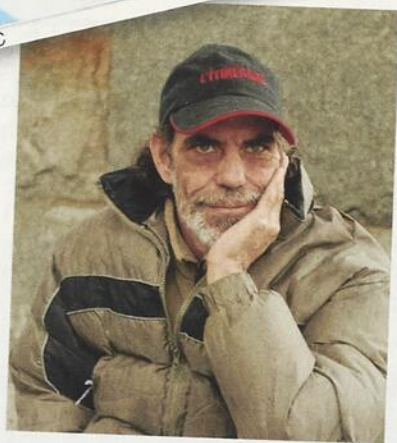
Camelot au métro Square-Victoria et au coin Mont-Royal/Fabre

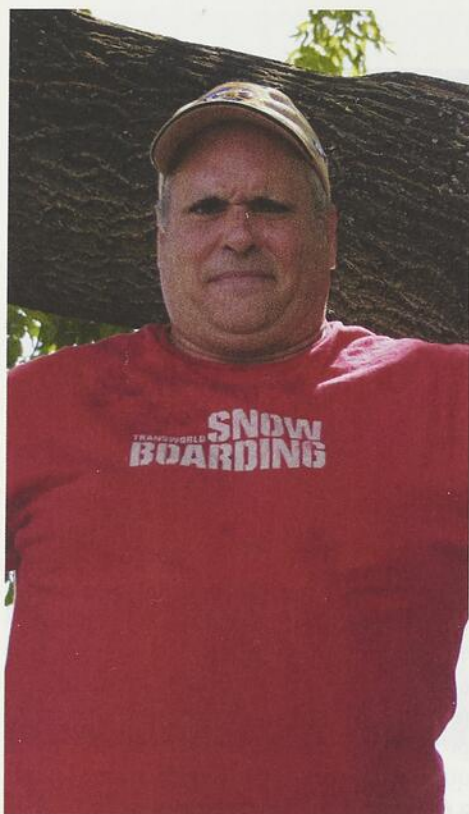
Le mois de novembre est qualifié de mois des morts et on comprend pourquoi! Les journées raccourcissent, le soleil se fait rare et il pleut la majorité du temps. Les dépressions pointent à l'horizon. On attend la neige avec impatience pour blanchir le tout, cacher les vieilles poubelles et les déchets qui traînent un peu partout. Barnack que les gens ne sont pas propres!

Ce mois porte à la réflexion et me fait penser à tous les décès qu'il y a eu dans ma famille ces dernières années. D'abord, il y a eu la mort de mon parrain et ensuite

celle de ma marraine, qui étaient frère et sœur. Le cancer du cerveau pour lui et le cancer du poumon pour elle. Je me souviens surtout d'un oncle qui me gâtait pourri comme on dit. Puis, il y a eu le décès de ma cousine qui m'a beaucoup marqué parce qu'elle est partie après une longue lutte contre cinq cancers en ligne à l'âge de 31 ans. Son cas a même été cité dans une revue médicale québécoise comme un record de cancers pour une personne de son âge. Un record peu enviable, il faut bien l'avouer. Tout ça pour vous dire que sans être hypocondriaque, je crains un peu de finir comme eux. On dirait que c'est une tare dans ma famille. J'ai donc décidé de faire faire un bilan de santé, sur les conseils de mon médecin. À suivre...

Je ne voudrais pas, pourtant, vous laisser sur ces souvenirs peu réjouissants, car la vie continue quand même. La preuve? Je suis maintenant grand-oncle, car la blonde de mon neveu a mis au monde un gentil petit bonhomme il y a quelques mois, qu'ils ont nommé Frédéric. Et le plus drôle, c'est que mon frère (donc le grand-père, vous me suivez?), le surnomme affectueusement son petit pou.





My Favorite Comedians

DANIEL GRADY

Camelot, angle Saint-Laurent/des Pins et de la Gauchetière/Mansfield

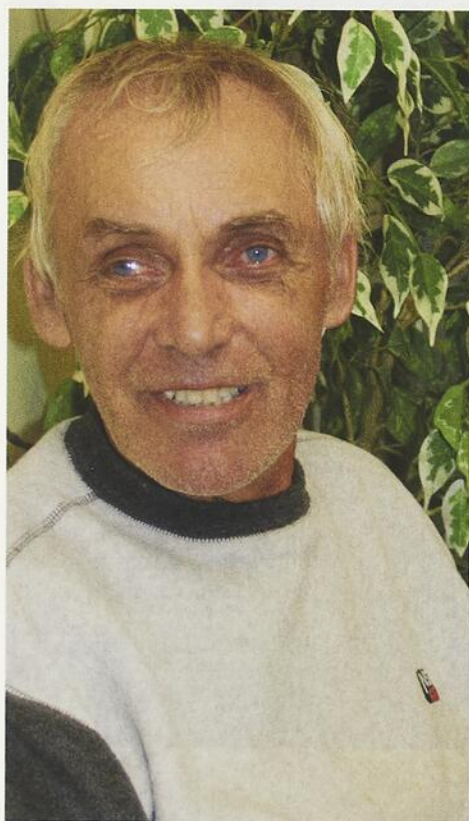
I have liked a lot of comedians over the years. I guess my favorite comedian is Jerry Seinfeld. He had a great show on t.v. called *Seinfeld*. There were four main characters on the show. There was Jerry, Kramer, George and Elaine. They were all troublemakers. I always thought of it as a very funny show. It always used to make me laugh.

Another comedian I used to like was Dean Martin, who hosted his own show on which he had guests like Don Rickles, Jackie Gleason and Milton Berle. They used to smoke big fat cigars on the show. Milton Berle also starred in the comedy movie *It's a Mad, Mad, Mad world*.

Jackie Gleason had his own show called *The Honeymooners*, in which his name was Ralph and he was a bus driver. His wife's name was Alice and he used to say when he would get mad at Alice: "One of these days, Alice, POW! Right to the moon." His male friend on the show was called Norton. His name in real life was Art Carney. And in real life Jackie Gleason and Art Carney were not friends at all.

Another comedian I like is Carol O'Connor. He played in a comedy show called *All in the Family*. His name on the show was Archie. He was a taxi driver and he used to say to his wife: "When I get home from work Edith, get me a beer." Edith's name in real life was Jean Stapleton. Archie used to say to his son in law: "Get out of my chair. That's my chair, meathead". His son in law's name was Michael.

Another comedy show I like is *The Big Bang Theory*. I like Sheldon. He, I think, is the smartest one on the show. He hardly doesn't drink any alcohol at all. Maybe some of these comedians had some influence from comedians such as Charlie Chaplin and Laurel and Hardy.



La musique classique

SERGE TRUDEL

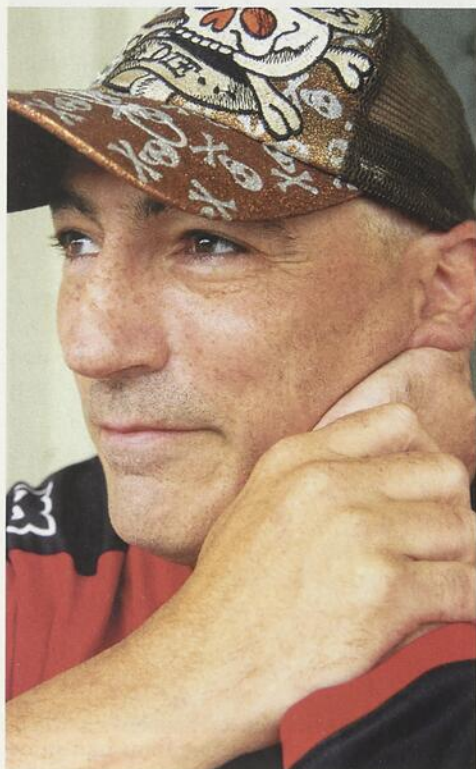
Camelot au marché Métro Morgan

Mon poste de radio préféré, c'est Radio-Classique. Lorsque j'ai fini ma journée comme camelot, un bon moyen de me détendre, en arrivant chez moi, consiste à m'installer sur mon sofa et à écouter des compositeurs comme Mozart, Ravel ou Beethoven. Chaque fois que j'entends la Neuvième de Beethoven, je pense à ma mère et à toutes les souffrances qu'elle a vécues. Cela m'émeut énormément. J'ai été initié très jeune à la musique classique par mon père qui était un excellent baryton. À 9-10 ans, j'écoutais le disque de Mario Lanza et je pleurais comme une madeleine. Je regardais également tous les films de

Luis Mariano. Le chant me faisait et me fait encore vivre des émotions très fortes.

Depuis 2007, je fais partie du Chœur Québécois qui est connu comme une des meilleures chorales de Montréal. On pratique tous les lundis soir, de 19h à 21h30. Notre répertoire est diversifié. On chante du populaire, comme les succès de Beau Dommage par exemple, du classique (Mozart, Beethoven, etc.) et aussi du religieux.

Il y a des chansons que nous chantons qui me touchent particulièrement. Le Danube Bleu m'émeut aux larmes et aussi Mon Saint-Laurent. Encore là, ces chants me rappellent ma mère. Nous donnons à peu près cinq concerts par année. En 2009, nous avons donné un concert pour le centième anniversaire du club de hockey Canadien, avec 1400 choristes issus de différentes chorales de Montréal. Je souhaite à tout le monde de pratiquer un art quel qu'il soit (théâtre, chant, danse, etc.), car cela permet de s'exprimer et de se valoriser.



Joseph Bonaparte, personnage fascinant

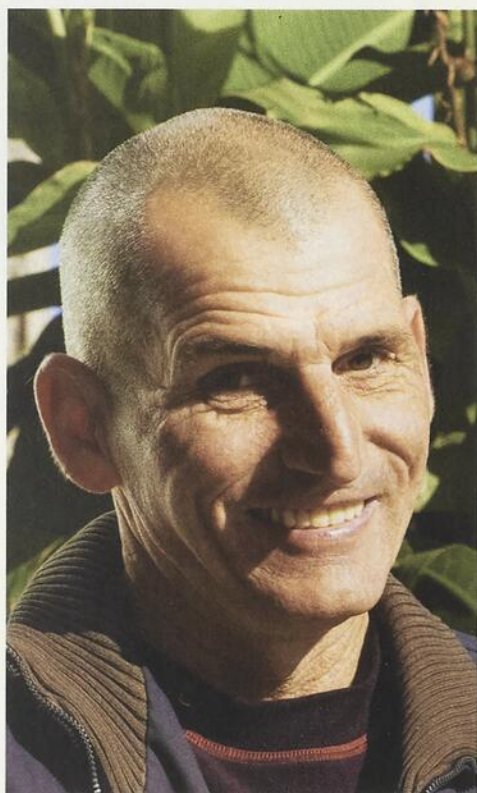
LUC TANGUAY

Camelot au marché Maisonneuve

Comme Napoléon m'a toujours intéressé, j'ai voulu savoir s'il avait une famille nombreuse et à travers mes recherches, j'ai découvert le personnage de Joseph, le frère aîné de Napoléon, que j'ai trouvé tout aussi fascinant à cause de ses conquêtes et de sa personnalité généreuse envers les siens. Ce personnage me fascine depuis toujours.

Joseph a fait des études d'avocat à Marseille, dans le sud de la France (endroit où j'ai toujours souhaité aller). Il a rempli des missions diplomatiques pour le nouveau régime de son frère Napoléon avant d'être intronisé roi de Naples. Souverain humain et réfléchi, il fut placé sur le trône d'Espagne en 1808. Son affabilité naturelle lui a valu des amitiés et le surnom d'oncle Jo, mais ses adversaires le considéraient comme le bras droit de Napoléon et n'appréciaient pas son manque d'indépendance face à lui. Joseph retourna à sa belle propriété de Mortefontaine en 1813. Après la bataille de Waterloo, il émigra aux États-Unis, mais revint en Europe en 1832 pour y terminer ses jours.

Le fait qu'il était proche de son frère me touche énormément, vu que moi, ma famille est au loin. J'aurais apprécié vivre à son époque, car il a bien réussi sa vie et malgré toutes les épreuves qu'il a subies, il est resté proche de son frère. Enfin, je trouve triste qu'on parle surtout de Napoléon, car Joseph a également eu une vie bien remplie.



On veut du hockey!

GILLES BÉLANGER

Camelot, angle Jeanne-Mance/René-Lévesque et stationnement du Complexe Desjardins

Tout le monde est au courant du lock-out qui a été imposé par Garry Bettman aux joueurs de la ligue nationale de hockey.

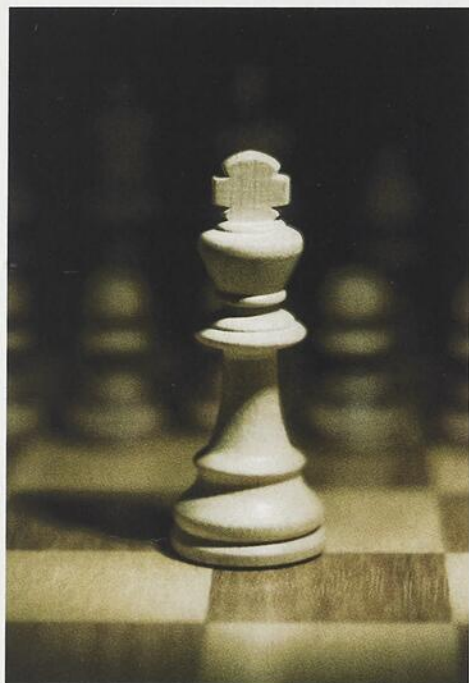
Personnellement, je pense que si une entente intervient bientôt, les parties de hockey pourront reprendre à temps pour la nouvelle saison 2012-2013. Si jamais les négociations échouaient, je serais très déçu, non seulement pour moi-même, qui adore le hockey, mais aussi pour les autres

amateurs, qui seront privés de leur sport préféré. Je souhaite donc de tout cœur que tous les négociateurs fassent un bout de chemin afin que la saison débute.

Il y a déjà eu une situation de lock-out semblable en 2004-2005 et elle a été réglée un peu avant les Fêtes, ce qui nous donne de l'espoir pour la situation actuelle.

Personnellement, je prévois que les deux protagonistes du conflit vont finir par s'entendre et que nous aurons une belle saison 2012-2013. Tout le monde en sera très heureux, surtout les partisans du Canadien de Montréal. Vous savez comme je suis bon dans les prédictions, notamment pour la température, alors gardez espoir, nous l'aurons, notre saison de hockey.

Merci à mes chers lecteurs et lectrices, je vous aime beaucoup.



Triple anniversaire

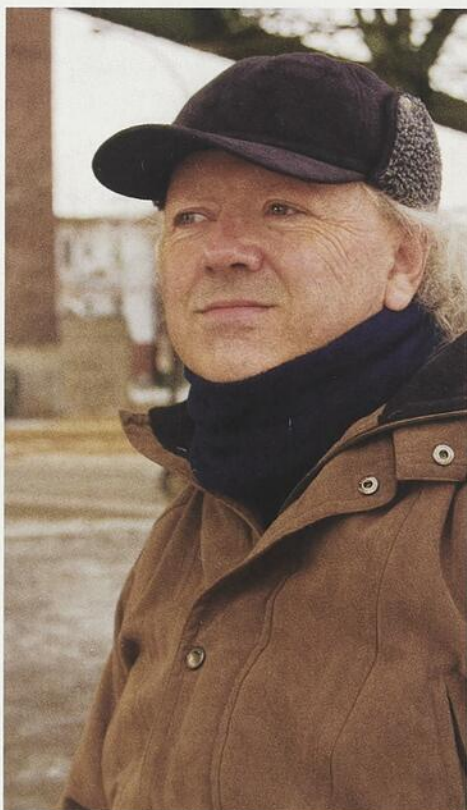
YVES

Commis à la réception

Au mois d'octobre dernier, la troisième semaine pour être plus précis, cela a fait trois ans que j'ai cessé de toucher à la drogue. Je n'en reviens toujours pas de réaliser le chemin parcouru! J'ai sniffé de la coke pendant au moins 25 ans et cela aura pris quatre thérapies avant que cela fonctionne. La dernière thérapie, je l'ai suivie au Centre Dollard-Cormier, un gros centre gouvernemental qui possède plusieurs édifices dans le Montréal métropolitain. J'ai d'abord commencé par un suivi externe pour ensuite intégrer le

programme RIA (réhabilitation interne pour adultes). C'est ce programme qui a fait toute la différence. Pendant trois mois, j'ai été non seulement logé et nourri, mais j'ai aussi suivi différents ateliers pour m'aider à cesser de consommer bien sûr, mais également pour m'assister dans ma recherche d'un logement et d'un emploi.

Aujourd'hui, même si je prends une bière, je n'ai plus d'obsessions et l'envie de la drogue est bien loin derrière moi. Je suis tellement heureux de m'en être sorti, enfin! Je me sens un autre homme. Ma vie est plus stable. Je me suis remis à la lecture et aux échecs. J'ai un emploi, un logement et je peux faire des projets d'avenir. Je souris plus, je ris plus, ce qui fait que mes interactions avec les gens se sont nettement améliorées. Morale de l'histoire : il ne faut jamais désespérer, même lorsqu'on a l'impression qu'on ne s'en sortira jamais.



Home...

RODRIGUE MARSHALL

Camelot devant la SAQ du marché Jean-Talon

Home is where the heart is
to the misfortunate and the damned
where home is less and shame is more
invisible to your naked eye

Welcome all... to the mission of your life
where the human face is... but toil and strife
and hope is gone and there is no-one
Is anybody there?

At the top of the human stair...
We created a monster a societal disgrace

letters in the sand...
from a bruised and battered hand

The wind cries for Mary
and Peter, Paul and Harry
These are the gentle people
who live from day to night...

Forsaken but not forgotten
in the darkness of their plight
broken dreams and flying machines...
Can anybody see the light ?

Dans le numéro du 1^{er} octobre de *L'itinéraire*, dans la section des mots de camelots, le poème LE CHAT avait été publié sans que son auteur ait été cité. Il s'agissait d'un poème de Michel Dachy, publié dans le recueil *Persévérance*, aux Éditions du Blé, en 1984. M. Dachy est un fidèle client et lecteur de *L'itinéraire*. Nous reproduisons son poème à nouveau.

Le chat

Je pointe mon doigt vers la lune.
Le naïf regarde mon doigt.
L'intéressé regarde mon doigt et la lune.
Le distrait ne regarde rien.
L'intelligent croit tout regarder.
Le curieux regarde la lune.
Et le chat me regarde.

Les économies solidaires DE L'ITINÉRAIRE!

Dès le 15 juin, économisez 50% sur des forfaits cadeaux de différents commerces en achetant en ligne au www.itineraire.ca. Les revenus de cette vente permettront à L'Itinéraire de poursuivre sa mission d'aide aux personnes de la rue. Ce projet a été rendu possible grâce à un partenariat avec le Fonds du Canada pour les magazines, Volet Innovation commerciale. Nous remercions également le Magazine *Être* qui nous a permis de récolter des cartes-cadeaux auprès de 26 commerçants de Montréal et du Québec. La valeur des cartes-cadeaux est inscrite sur notre site Internet, mais elles vous sont offertes à la moitié de leur valeur. Quand faire des économies rime avec solidarité!

CLIQUEZ,
ACHETEZ,
AIDEZ!

www.itineraire.ca

Quelques exemples d'économies

RESTAURANT L'ASSOMMOIR

211, Notre-Dame Ouest, Montréal
Des bons d'achat d'une valeur
de **20\$** en vente à **10\$**

RESTAURANT 1000 GRAMMES

1495, rue Ste-Catherine Est, Montréal
Des bons d'achat d'une valeur
de **100\$** en vente à **50\$**

AMERISPA

160, rue Watchorn, Morin-Heights
Des services de santé
et de beauté d'une valeur
de **100\$** en vente à **50\$**

ALPINE INN

Sainte-Adèle, Laurentides
Une chambre champêtre, pour
deux personnes d'une valeur
de **200\$** en vente à **100\$**

POURVOIRIE TRUDEAU

4551 chemin Brassard, St-Zénon
Un séjour de trois jours pour
cinq personnes d'une valeur de
750\$ en vente à **375\$**

CLUB VILLAS JAZMIN

Puerto Plata, République Dominicaine
Une semaine tout inclus
dans un hôtel de 14 chambres
d'une valeur de **1 041\$**
en vente à **520\$**

*Des termes et conditions s'appliquent.
Voir les détails sur notre site internet.*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP), Volet Innovation commerciale, du ministère du Patrimoine canadien pour ce projet internet.

Canada





TUAN TRIEU-HOANG

Chroniqueur de rue et camelot,
métro Henri-Bourassa

KAHNAWAKE

une communauté à découvrir

Un de mes passe-temps favoris est le vélo. J'en fais beaucoup quand la température le permet, plutôt que de rester à la maison et de me coller devant un ordinateur. J'aime faire de longues randonnées et la banlieue de Montréal regorge d'endroits intéressants. Un de mes endroits favoris est la réserve indienne de Kahnawake, anciennement appelée Caughnawaga, où vit la communauté Mohawk. Je suis allé à maintes reprises à Kahnawake afin de découvrir les 1001 secrets des Mohawks, qui m'ont toujours impressionné. Depuis que je vis à Montréal, j'en ai beaucoup entendu parler, autant en mal qu'en bien. C'est une communauté qui fait partie des onze Premières Nations autochtones du pays avec, entre autres, les Hurons, les Iroquois, les Cris et les Algonquins. En voiture, cela ne prendrait qu'une vingtaine de minutes, mais pour moi, rien ne vaut une bonne randonnée en vélo de quelques heures.

Pour aller à Kahnawake en vélo, il faut compter entre trois et quatre heures de route. J'arrive au métro Jean-Drapeau et traverse l'île Notre-Dame. À l'extrême ouest de l'île, à la sortie du Parc Jean-Drapeau, je me dirige vers les écluses de Saint-Lambert qui se relie avec le Pont Victoria. Ici débute la piste cyclable de la Voie Maritime du Saint-Laurent. C'est une magnifique piste de quatorze kilomètres longée d'arbres qui se déroule au milieu du fleuve et sépare les écluses de Saint-Lambert et celles de Sainte-Catherine. Je fais un arrêt sous le pont Champlain pour contempler la vue imprenable du Saint-Laurent.



PISTE CYCLABLE DE LA VOIE MARITIME DU ST-LAURENT



ENTRÉE DE LA RÉSERVE

J'arrive enfin aux écluses de Sainte-Catherine, qui se trouvent dans la ville du même nom et, de là, je me rends à Saint-Constant. La réserve amérindienne débute juste de l'autre côté de la voie ferrée, sur la 132 Ouest.

Mes amis, bienvenue à Kahnawake. Un soleil de plomb du mois de juillet darde ses rayons sur la route 132, jonchée de petites cabanes où l'on trouve principalement des cigarettes et d'autres produits autochtones qui se vendent sans taxe. Les résidents de la réserve disent qu'ils ne sont ni au Québec, ni au Canada. Ils sont chez eux à Kahnawake. ►

De la voie ferrée, il me faut parcourir encore environ cinq kilomètres pour arriver au village, qui se trouve en-dessous du pont Mercier.

Ici l'endroit est quasi fascinant. D'immenses colonnes de béton hautes de plusieurs centaines de mètres se dressent devant moi. Je me sens minuscule à côté de ces gigantesques piliers. Le pont Mercier est comme «suspendu» au-dessus de ces colonnes de béton. Et pourtant des familles d'autochtones ont élu domicile depuis des générations en-dessous de ces structures. J'accède au village par un tunnel. Bienvenue au village de Kahnawake.



SOUS LE PONT MERCIER ET ENTRÉE DU VILLAGE



LA ROUTE 132 DANS LA RÉSERVE

On est loin du temps des tam-tams et des signaux de fumée; loin du temps de Clint Eastwood et de John Wayne, que tout le monde connaît si bien. Ici, on parle de communauté ou de village et non pas de tribu. J'ai découvert ici un village paisible et accueillant. Sur mon chemin, j'ai rencontré des autochtones qui, bien que déterminés à défendre leur territoire contre «les envahisseurs blancs», étaient plutôt sympathiques, calmes et ouverts à tous les sujets de conversation.

Alors qu'il faisait près de 30° en plein soleil, je suis allé pédaler sur l'île de Kateri Tekakwitha située dans le village de Kahnawake. On y accède par un petit pont qui enjambe la rivière Mohawk. Ici se trouve le sanctuaire de Kateri Tekakwitha. La tombe de la sainte est exposée dans le sanctuaire du même nom. L'endroit est calme, paisible et invite au recueillement. Pas de tam-tams, pas de totem et le gardien du sanctuaire me dit qu'il n'a jamais vénéré de grand Manitou.

Il en est de même pour les résidents de la réserve amérindienne qui n'invoquent plus aucun sorcier. La danse de la pluie et la consommation du caribou semblent vraiment révolues. Et plus personne ne croit perdre son âme en se faisant prendre en photo! Si ces pratiques furent d'usage à une certaine époque, elles relèvent aujourd'hui de traditions ancestrales disparues. Il y a même un *Tim Hortons* et un *Café Dépôt*, sans compter un bingo et un casino! La communauté est plus inclusive que je ne le croyais.

En poursuivant mon chemin, je découvre une route circulant au cœur d'un décor merveilleux et festif, impressionnant par sa beauté. La «Old Malone Road» est un chemin inédit qui annonce la proximité de la ville de Châteauguay et du domaine des Sœurs Grises. Mais je vous réserve la surprise lors d'une prochaine chronique. ●

On a toujours en tête eu ces images véhiculées par le cinéma américain : des Indiens portant des plumes, pourchassant des diligences à cheval avec leurs flèches et vivant en tribu dans des tipis. On imagine ces Peaux-Rouges, comme on les appelait à l'époque, constamment en guerre avec les cow-boys, les blancs, le Chef Indien portant de longues plumes et fumant le calumet de la paix. Ces images datent de la conquête du Far-West. *Sitting Bull* et *Billy the Kid*, vous faites partie des livres d'histoire. Aujourd'hui, les amérindiens vivent à l'ère des écrans plats, des téléphones cellulaires et des réseaux sociaux.



TOMBE DE KATERI TEKAKWITHA

PHOTOS: TUAN TRIEU-HOANG

L'itinéraire est membre du International Network of Street Papers (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à plus de 120 journaux de rue dans 40 pays sur six continents. Plus de 200 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.

LES RISQUES DE RADIATION PERDURENT POUR LES ENFANTS DE FUKUSHIMA

Plus d'un an après la catastrophe nucléaire de Fukushima, quelques préoccupations demeurent quant aux effets secondaires que pourrait avoir la radiation sur les habitants locaux, et tout particulièrement sur les enfants. L'organisation non gouvernementale «Réseau de Fukushima pour sauver les enfants de la radioactivité» demande l'adoption d'une approche plus coordonnée, afin d'aider les personnes les plus touchées par la catastrophe. L'organisation espère pouvoir apporter plus de soutien au niveau de l'évacuation, du relogement et de la récupération des biens.

M.Hiroyuki Yoshino, directeur adjoint du Réseau de Fukushima pour sauver les enfants de la radioactivité, a constaté que depuis la catastrophe, de plus en plus d'enfants ressentent le stress de ne pas pouvoir jouer dehors à cause du haut niveau de radiation. À ce jour, environ 62 000 personnes ont dû être évacuées de Fukushima.

(Source : *The Big Issue Japan*)

EMPRISONNÉ POUR MANQUE DE REVENUS

Aux États-Unis, les intervenants sociaux demandent que de nouvelles études gouvernementales soient faites afin de déterminer le rôle que joue l'argent dans le système judiciaire. Nombre d'entre eux sont convaincus que le système judiciaire pénal actuel tend à victimiser les plus pauvres et à alimenter le cycle de la pauvreté, la criminalité et la récidive. Un casier judiciaire est un sérieux obstacle à l'emploi et au logement, et pour les anciens délinquants cela rend la réintégration sociale presque impossible. Pour ceux qui sont trop pauvres pour payer la caution, rester en prison devient souvent la solution la plus simple.

«Si vous êtes pauvre et que vous allez en prison, vous avez beaucoup de chances d'y rester», dit Dawn Deane, un défenseur public. Ceux qui ne peuvent pas payer la caution décident souvent d'accepter une négociation de la peine (qui inclut une période d'emprisonnement), car cela reste le moyen le plus rapide de sortir de prison. Mais si vous avez de l'argent, vous n'avez pas besoin de faire cela.

(Source : *The Contributor*, États-Unis)

1 TRANSFORMER DES VIES GRÂCE À LA TECHNOLOGIE

Reconstructed Living Lab (RLab), une entreprise sociale innovante, tente d'encourager les toxicomanes et les membres de gang de Cape Town à quitter les rues et à se diriger vers les salles informatiques. Depuis leurs bureaux principaux de Bridgetown, à Athlone, RLab aide d'anciens membres de gang de rue à s'exprimer par l'entremise des réseaux sociaux et à acquérir des compétences informatiques qui les aideront à trouver un emploi et à réintégrer leurs communautés d'origine.

Avec l'aide de RLab, Bradley Naidoo, qui par le passé faisait partie de l'un des groupes les plus importants et les plus craints du Cap-Occidental, a lancé sa propre entreprise : «C'est une visite guidée qui a pour but d'informer les gens sur la culture des gangs. Nous visitons quelques secteurs au sein de la communauté de Bridgetown où les gangs sont actifs et nous parlons avec leurs membres.»



PHOTO : RETHA FERGUSON

(Source : *The Big Issue South Africa*)



L'HÉRITAGE, OU QUAND LES SUPERRICHES LÈGUENT LEUR FORTUNE



À son décès, Charles Bronfman, ex-Montréalais et ex-proprétaire des Expos, cèdera la majeure partie de sa fortune évaluée à deux milliards de dollars à des oeuvres philanthropiques. M. Bronfman se joint ainsi à quelque 92 multimilliardaires qui ont promis de faire bénéficier la société d'au moins la moitié de leur richesse.

Ce mouvement des superriches donneurs a commencé avec Bill Gates, le fondateur de Microsoft. Il a lancé la Fondation Bill-et-Belinda-Gates en 2000, à laquelle il se consacre à temps plein depuis 2008. La fondation dispose d'une dotation de 33,5 milliards de dollars et elle consacre des centaines de millions de dollars chaque année à la santé et au développement dans les pays les plus démunis.

Bill Gates a réussi à convaincre Warren Buffett de céder à sa fondation son immense fortune (46 milliards en 2012) quand il mourra. Les deux Américains les plus riches ont créé le mouvement The Giving Pledge pour inciter d'autres multimilliardaires à faire comme eux et à léguer à des oeuvres humanitaires une partie de ce qu'ils auront réussi à accumuler de leur vivant.

Il y a de bons sentiments dans ce mouvement. Contrairement à ce que les gens pensent, la grande majorité des nababs de ce monde ont eux-mêmes bâti leur fortune. 70 % des multimilliardaires américains du dernier classement du magazine *Forbes* ont lancé leur propre affaire. Des 20 nouveaux-venus au classement de cette année, on n'en retrouve que quatre qui ont hérité.

Ce sera aux enfants de ces immenses privilégiés de faire leur chemin dans la vie. On peut soupçonner qu'ils ne sont pas dépourvus de moyens et qu'ils s'en tireront très bien, même si papa et maman ont choisi de privilégier un autre «héritier».

Pour revenir à Charles Bronfman, son fils Stephen a déjà hérité de son grand-père, le légendaire Sam Bronfman. Claridge, sa société d'investissement privé, mène

plusieurs projets intéressants à Montréal. On peut donc retenir nos larmes.

Ce mouvement montre aussi comment les riches... sont très riches. En 1982, à la première édition du classement des 400 Américains les plus riches, *Forbes* comptait 13 milliardaires. On pouvait même se retrouver dans cette liste sélecte avec un «petit» magot de 75 millions de dollars. 30 ans plus tard, on se retrouve à la fin du peloton avec 1,1 milliard de dollars. Une misère!!! Des fortunes comme celles de Gates (66 milliards) et Buffett semblaient, à l'époque, inimaginables.

Que ces personnes redistribuent cette richesse inouïe me semble une bonne affaire et un dénouement plutôt heureux. Évidemment, elles choisiront des causes qui leur sont chères et qui reflètent leurs valeurs. Mais cela peut être une bonne affaire pour la société.

Je vous donne en exemple quelqu'un qui fait beaucoup de bien autour de lui et qui a permis à d'innombrables organismes de soulager la misère et d'offrir une réelle chance aux plus démunis.

Je parle ici de la Fondation Lucie et André Chagnon, vouée au développement des enfants et à la promotion de saines habitudes de vie. André Chagnon a injecté, dans ce qui est devenu la plus grande fondation philanthropique au Canada, 1,4 milliard de dollars obtenus lors de la vente de Vidéotron.

André Chagnon n'a pas fait vœu de pauvreté, mais il fait preuve d'une grande générosité. Voilà une valeur importante comme jamais dans notre société. ●

Je suis gérante d'un petit commerce au centre du marché Maisonneuve. Le camelot que je côtoie, Luc Tanguay, est devenu une personne importante dans mon quotidien.

Il a, ce que j'appellerais un don pour apaiser les gens. Cet homme n'est pas ce que la masse considère comme ayant une position, performant ou puissant. Pourtant sa bonne humeur, son souci des autres, la résilience dont il fait preuve face à sa condition financière difficile, sa curiosité pour la culture générale, font de lui un être avec qui l'on a envie de discuter.

Il a su m'écouter lors de la maladie de ma mère; il me fait rire en me parlant de ses petits chiens; il me parle de sa famille qui habite en région; il se fâche quand il doit payer «trop cher» pour le transport en commun. Il est haut en couleur et extrêmement sympathique.

Il y a quelques mois, une employée a ressenti un malaise, et comme elle était enceinte, j'ai décidé de laisser mon commerce sur-le-champ et de la conduire à l'hôpital. Luc étant tout près, je l'ai presque «obligé», sans trop d'explications, à veiller sur mon commerce pour quelques minutes en attendant l'employée appelée en renfort. Loin de paniquer, il s'est tout de suite posté au comptoir, et j'ai vu l'inquiétude dans ses yeux face à cette jeune fille en détresse. J'ai compris à ce moment que cet homme était au fil du temps devenu un ami sincère en qui j'avais confiance et qu'il avait aussi confiance en moi.

Des gens m'ont demandé si j'avais craint que cet homme dans le besoin ne mette la main dans le tiroir caisse... Cela m'a scandalisée et blessée quand j'ai compris l'ampleur des préjugés. Jamais cette idée ne m'avait effleurée...

Je tenais à vous faire part de mon appréciation pour cet être marginalisé sans raison.

Mon ami mérite qu'on souligne la belle personne simple qu'il est.

Sincèrement,

Suzie Therrien



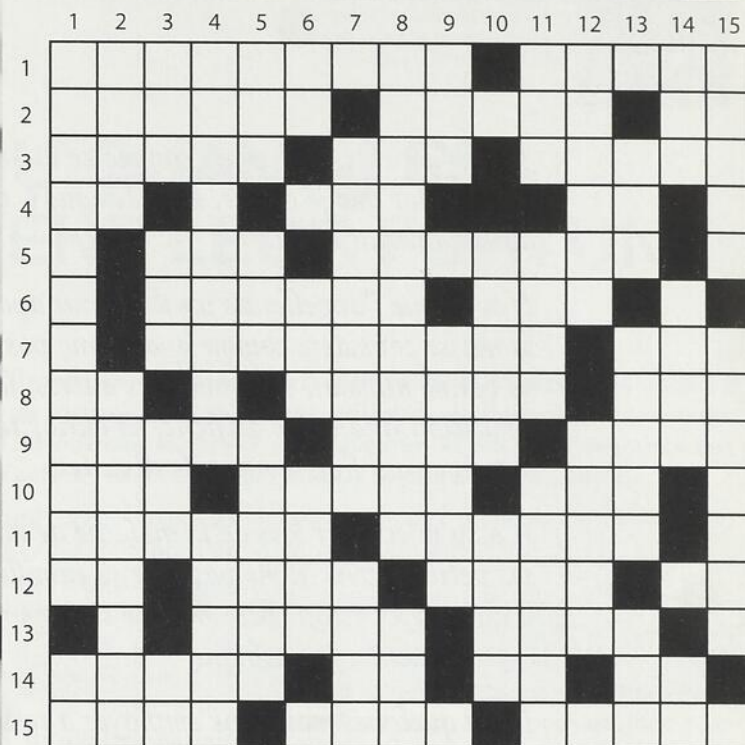
POUR ÊTRE PUBLIÉ DANS CETTE PAGE

Vous avez envie de nous raconter une histoire, de réagir à une actualité ou à un texte lu dans *L'Itinéraire*, ou encore d'écrire dans nos pages quelques mots à un camelot du magazine? Écrivez-nous à marie-lise.rousseau@itinaire.ca

1. Esprit de servitude, de basse soumission. – Point décisif, au judo.
2. Nom donné à la partie de l'Atlantique s'étendant au large de la Bretagne occidentale. – Plante ornementale originaire de la Californie. – Négation.
3. Faire cuire un aliment dans un corps gras bouillant. – Habileté à faire qqch. – Habitation des Esquimaux.
4. Fer. – Ville du Pérou. – Indique une alternative
5. Prénom féminin. – Jambière en cuir ou en métal des soldats de la Grèce ancienne.
6. Idée qu'on a de qqch. – Prière à la Vierge.
7. Le contraire d'... «égoïste». – Adj. possessif.
8. De là. – Courbés en arc. – Mèche de cheveux.
9. Tables de pressoir. – Mille-pattes. – Chacune des principales divisions d'un opéra.
10. Point cardinal. – Versant d'une vallée de montagne exposé au soleil. – Manche d'un match de tennis.
11. Plante à fleurs pourpre. – Qui a de la saveur.
12. Thallium. – Mois. – Gros nuage épais. – À la mode.
13. Chien de garde. – Anneau de cordage.
14. Personne qui pratique la divination. – Pronom personnel. – Route rurale. – Soldat de l'armée américaine.
15. Élévation du niveau d'un cours d'eau. – Sans caraison. – Qui manque de dynamisme.

VERTICAL

1. Action de siffler doucement. – Après DXCIX.
2. Vagabonde. – Faire comme le canard.
3. Souverain. – École nationale d'administration. – Suffixe servant à désigner les inflammations. – Eu égard à.
4. Tour rapide que fait une personne sur elle-même. – Se dit d'une corolle gamopétale.
5. Baie des côtes de Honshu. – Société américaine de télécommunications. – Bar du Far West américain.
6. Article. – Armée républicaine irlandaise. – Nombre.
7. Venir en hâte. – Extrémité supérieure du corps de l'homme.
8. Despotiques. – Sol des régions désertiques.
9. Obtint. – Titre des souverains de divers États musulmans.
10. Réduite à l'impuissance. – Sentir mauvais.
11. À cet endroit. – Plantes à fleurs jaune. – Montagne, dans les pays de langue espagnole.
12. Édifice religieux bouddhique. – Poètes grecs de l'époque primitive.
13. Parcourue des yeux. – Groupement religieux clos sur lui-même. – Le Moi.
14. Plus à l'ouest qu'au nord. – Nombre des péchés capitaux. – Indium.
15. Éclairages par tube. – Font partie d'une assemblée, d'un tribunal.



SOLIDARITÉ DANS LE MÉTRO

Berri», il a su développer une clientèle fidèle, mais aussi des liens forts avec plusieurs autres employés de la STM. Comme ce surveillant, avec qui le camelot s'est découvert une passion commune : la musique, ces deux policières communautaires, pour qui Gabriel est devenu un allié précieux en raison de sa connaissance des itinérants du coin, ou encore le gérant de la station, originaire de la même ville que le camelot et petit frère d'un de ses amis d'enfance. «J'ai vraiment de très bonnes relations avec les employés de la STM. Ils prennent de mes nouvelles et me racontent leurs histoires aussi. C'est un échange dans les deux sens», explique-t-il tout sourire.

(SORAYA ELBEKKALI)



BOULOT
BUS
RESTO
MÉTRO
SPECTACLE
POUTINE
BUS
DODO



SOIRÉE
ILLIMITÉE

EN BUS ET EN MÉTRO
DE 18 H À 5 H

Détails à stm.info

MOUVEMENT COLLECTIF





Dignité



Pauvreté

Les lecteurs de *L'Itinéraire*
font partie d'une vaste communauté !

Plus de six millions de personnes à travers le monde votent pour la dignité en achetant un journal de rue. En agissant ainsi, ils participent à changer la vie de camelots actifs dans 40 pays, représentant plus de 100 journaux de rue différents. En retour, les lecteurs profitent d'un journalisme indépendant de qualité, tout en sachant qu'ils ont fait une différence.

Votez pour la dignité.



International
Network of
Street
Papers

